

Rachel, Anne, Hannah, Léon et tous les autres

Dominique ESSE

Chapitre 1

Comme chien et chat

- Non, maman, il est hors de question qu’Aaron m’accompagne pour organiser la fête de Noël à l’école ! D’abord, c’est même plus son école ! Et puis, je n’ai pas besoin de quelqu’un pour me surveiller ! s’insurge Aliza, du haut de ses neuf ans.
- N’importe quoi ! Tu crois que c’est toi qui vas me dire ce que je vais faire ou non ?! rétorque son frère, Aaron, plutôt vexé que sa petite sœur ose, à lui, le grand frère de presque trois ans son aîné, lui imposer quelque chose.
- Oh ! ça suffit vous deux supplie la mère, agacée de voir qu’une fois de plus, les deux enfants ont trouvé un sujet de discorde. Elle avait espéré que le thème de Noël leur aurait fait oublier tous leurs griefs, mais non ; peine perdue.
- Je n’ai pas classe vendredi prochain, exceptionnellement, et j’ai envie de venir préparer la fête avec vous, et de revoir ma maîtresse de l’année dernière, et ce n’est pas toi qui m’en empêcheras ! reprend Aaron.
- Mais tu l’as déjà préparé, cette fête, l’année dernière, alors que moi, j’étais trop petite, soi-disant. Cette année, c’est mon tour, et ce n’est pas parce que j’ai un an d’avance que tu dois être dans mes pattes ! explique Aliza, de plus en plus en colère, devinant bien que sa mère était plutôt d’accord avec son frère. Et puis, fiche-moi la paix !
- Dis donc ! reprend la maman. Tu ne parles pas comme ça ! Et rien ne vous empêche d’aller aider tous les deux, ce soir. Vous n’êtes pas obligés de vous mettre ensemble, en plus. De toute façon, c’est moi qui décide, et je vous emmène tous les deux ou personne ; c’est compris ?

Forcément, sur cet avis si tranché, les deux enfants sont obligés de s’avouer vaincus.

Aaron, le regard clair et avec ses yeux bleus perçants, grand pour son âge, aux cheveux châtain clair, sait très bien ce qu'il veut. Et quand il décide quelque chose, il se débrouille toujours pour l'avoir. C'est un préadolescent très logique, perspicace et déterminé, mais qui n'a pas beaucoup d'amis. Il se retrouve facilement seul car il veut tellement que les autres adhèrent à ses projets et à ses idées, qu'il a tendance à les imposer. Et forcément, à cet âge-là, ça finit par exaspérer et éloigner les autres jeunes du même âge.

C'est ainsi qu'il est nostalgique des années d'école primaire, où il avait nettement le dessus sur la troupe de garçons de son groupe d'âge, une si petite école où élèves de CM1 et de CM2 se côtoyaient à longueur de journée, dans ce petit établissement du village de Teuillac, uniquement constitué de quatre classes.

Il se dit qu'il pourrait bien montrer encore à quelques-uns des « petits » de l'école qu'il est le « grand à respecter ». Après tout, il a au moins un an de plus qu'eux ! Il connaît tellement mieux la vie qu'eux ! Il sera forcément de bon conseil !

Aliza, quant à elle, en a assez de subir les réflexions désobligeantes de son frère. C'est vrai, il va sur ses douze ans alors qu'elle n'a fait que neuf ans ; mais en attendant, c'est bien elle qui a un an d'avance ! C'est donc bien qu'elle est plus intelligente que lui, non ? Cette petite brunette aux cheveux coupés en un carré court, aux yeux marron polissons, grande pour son âge et fluette, toujours en vêtements décontractés et légèrement débraillée, ne manque pas de caractère, elle non plus. Elle est maligne, mais aussi impatiente et facilement irritable. Elle non plus ne sait pas trop partager, et dès qu'on lui propose une activité en groupe, elle se charge de faire sa loi et de prendre l'organisation du travail en mains.

Ces deux personnalités très marquées, différentes certes, mais finalement avec tant de points communs malgré tout, rendent la vie de famille très compliquée. Un rien fait monter

la tension, les obligeant à s'affronter, alors que cela pourrait si bien se passer, se désespère la maman.

C'est ainsi que, sur le simple prétexte que les élèves de CM2 sont invités à préparer la fête de Noël de l'école, pour les plus petits, et qu'exceptionnellement un collégien de 6^{ème} puisse venir perturber les habitudes quasi séculaires, la maison Rubin s'enflamme, il s'agit là d'un réel incident diplomatique !

C'est donc très contrariés que les deux enfants se rendent à la salle municipale pour organiser cette journée qui devrait n'être qu'une fête, une semaine plus tard, le dernier jour de classe avant les vacances de Noël : préparer la venue du Père Noël !

Chapitre 2

La malle du Père-Noël

Arrivés devant la salle municipale, les deux enfants retrouvent leurs amis respectifs et s'amuse sans plus penser à ces instants de chamaillerie. Trop peu d'adultes sont là, pour aider. Madame Rubin, membre de l'association de parents d'élèves, se désespère maintenant de voir que si peu de parents s'impliquent dans une fête qui devrait réjouir tous les enfants du village.

Elle finit par prendre la parole, pour expliquer les différentes tâches à effectuer pour préparer cette manifestation. Il faut décorer la salle municipale où aura lieu la petite fête, aller récupérer la tenue du Père Noël, la laver, chercher ses accessoires... mais il manque de monde et de motivation. Plusieurs postes sont restés vacants, notamment celui d'aller chercher la malle stockée dans un des ateliers municipaux, et de la préparer, la nettoyer et la décorer.

C'est alors que ses deux enfants, Aliza et Aaron, se proposent de le faire. Elle n'en revient pas ! Ses deux chérubins seraient-ils d'accord, pour une fois ? Accepteraient-ils enfin de faire quelque chose ensemble, sans se disputer ?

- Maman, nous on va aller la chercher avec Aliza, explique Aaron, fièrement.
- Oui, maman, ne t'inquiète pas, on va fouiller le grenier de l'atelier, on va la retrouver, explique Aliza, surprise elle-même de voir que son frère l'a associée au projet.
- Mais elle est lourde ! ose Madame Rubin, sceptique à l'idée de voir ses enfants d'accord sur un point.
- Mais non, on est assez costauds tous les deux, et puis ce n'est pas comme si on avait des kilomètres à parcourir ! On habite juste à côté ! reprend Aliza.

- De toute façon, s'il faut la nettoyer et la décorer, je préfère la ramener à la maison d'abord, rétorque Aaron.
- Oui, c'est sûr ! Ce sera plus facile de la préparer à la maison ! renchérit Aliza.
- Bon, très bien, reprend Madame Rubin, comme sur un petit nuage, se demandant si cette conversation n'était pas le fruit de son imagination. Vous vous en occuperez demain matin, quand les ateliers seront ouverts ?
- Bien sûr, petite maman ! rajoute Aliza, malicieuse.
- On va juste d'abord faire la place dans notre garage ! conclut Aaron.

Et voilà nos deux ennemis jurés partis d'un même pas en direction de leur maison. Ils n'en reviennent pas eux-mêmes ; ils se sont mis d'accord, sans même se concerter ! Que se passe-t-il ?

N'osant pas casser cet équilibre qui semble si fragile et presque magique, ils ne parlent même pas. Cependant, ils sentent bien qu'ils sont d'accord sur ce qu'ils ont décidé d'entreprendre à deux, et cela leur suffit.

Arrivés devant leur garage, ils font le choix d'enlever leurs vélos qui de toute façon ne servent plus en ce moment, à cause du mauvais temps, et de les déplacer sous l'auvent, en prenant soin de les attacher, on ne sait jamais. Ils libèrent ainsi une place suffisante tout près de l'établi de leur papa, pour y organiser leur lieu de bricolage.

Pendant qu'Aaron récupère tout un tas de chiffons et une éponge pour la nettoyer, Aliza monte à l'étage pour y sélectionner des décorations de Noël, et notamment des guirlandes, qui pourront agrémenter la malle, sans trop d'exagération.

Ils se retrouvent au garage, satisfaits de leurs initiatives respectives, et décident ensemble de l'heure à laquelle ils iront récupérer cette fameuse hotte du Père Noël.

Chapitre 3

Le monde magique de la malle.

Le lendemain matin, arrivés devant les ateliers municipaux, les deux enfants demandent au responsable l'autorisation d'aller récupérer la malle en osier tressé. Celle-ci se trouve dans le grenier de l'atelier, leur dit-il.

- Alors, si je me rappelle bien, elle est tout au fond du grenier, en rentrant à droite. Mais elle est peut-être lourde pour vous ; alors, si vous voulez, une fois que vous l'aurez dégagée, vous n'aurez qu'à m'appeler et je viendrai vous aider, propose ce monsieur, très gentiment.
- Merci Monsieur, on va la chercher et on vous dira si on n'y arrive pas, décrète fermement Aaron, vexé qu'on puisse mettre en doute sa condition physique.
- Comme vous voulez, de toute façon, je suis dans les parages. Mais ne tardez pas trop ! je voudrais bien ne pas avoir à faire d'heures sup ! rajoute-t-il. Et méfiez-vous, c'est sombre là-bas !
- Ne vous inquiétez pas, j'ai mon portable, je vais utiliser ma lampe ! affirme Aaron.
- C'est bizarre, je trouve qu'il est très sceptique ; il croit qu'on ne va pas y arriver ? murmure Aliza.
- Ouais, on dirait ! Mais t'inquiète, ça va être facile, la rassure son frère.

Une fois montés, les deux jeunes se rendent effectivement compte que le grenier est bien encombré, bien sombre aussi. Ils ne se découragent pas pour autant et commencent à débayer le sol pour accéder à la zone où est stockée la malle.

C'est tout un tas de bric-à-brac ce pauvre grenier ! Ils y trouvent d'abord de vieux tableaux de classe, des anciens bureaux doubles aussi, comme on en faisait autrefois. Tout cela est lourd et les enfants redoublent d'efforts pour écarter le mobilier et se frayer un chemin.

Ils y découvrent aussi des vieilles guirlandes de Noël, qui avaient dû probablement décorer l'école et la mairie autrefois. Les enfants se demandent pourquoi la municipalité garde toutes ces vieilleries.

Plus au fond, il y a encore un vieux castelet qui fait remonter des souvenirs à Aaron ; il se trouve ainsi ridicule d'avoir eu peur des marionnettes quand il en a vu son premier spectacle à la maternelle.

Quand enfin, ils réussissent à s'approcher de la malle, ils se rendent compte qu'un effet de chaleur se dégage du secteur. En fait, même, plus ils s'en approchent, plus il y fait chaud. De surcroît, ils n'ont plus besoin d'éclairer, car c'est la hotte elle-même qui amène une certaine lumière : elle semble briller dans le noir.

- C'est bizarre, j'ai l'impression que la malle est vivante ! remarque Aliza, d'un ton peu rassuré.
- C'est clair ! c'est trop chelou ! Tu crois qu'elle est magique ? interroge Aaron, sans croire un instant à une réponse affirmative.
- Je n'en sais rien ! C'est bizarre quand même : tu es sûr que c'est cette malle ? s'inquiète Aliza, souhaitant inconsciemment avoir raison.
- Ben, t'en vois d'autres, toi ? s'énerve son frère. On doit rêver, ce n'est pas possible qu'elle chauffe et éclaire, cette fichue hotte ! tente-t-il de se rassurer. Et puis, ça fait des années qu'on l'utilise : tu ne la reconnais pas ? C'est bien celle-là ! conclut-il.
- Ouais, ben en attendant, les années précédentes, elle ne me faisait pas cet effet-là ! rajoute la fillette.

- Ça doit être parce qu'on est dans une pièce noire. Et peut-être que cet effet lumineux provient d'une réverbération ? tente-t-il d'expliquer. Regarde, ce grenier est un véritable gruyère, à l'endroit où nous sommes ! Son toit est truffé de trous !
- On l'ouvre ? Pour voir si c'est elle qui est magique ou si c'est nous qui avons des hallucinations ? demande Aliza, de plus en plus inquiète.
- Ben, on n'a pas le choix, de toute façon, il faudra qu'on la ramène à la maison : il est hors de question que les adultes nous prennent pour des trouillards ! essaie de se convaincre Aaron.
- Ça fout la trouille quand même, ajoute Aliza.

Et c'est en se tenant la main qu'ils comptent jusqu'à trois pour ouvrir cette malle chaude et brillante.

Chapitre 4

La malle renfermerait-elle des secrets ?

C'est alors qu'apparaît une jeune fille, brune, aux cheveux mi-longs, souriante.

Comme dans un film qui leur passe sous les yeux, Aaron et Aliza l'entendent parler, rire et s'amuser. Quelqu'un l'interpelle et les enfants découvrent ainsi qu'elle se nomme Rachel, et doit avoir quinze ou seize ans. Puis, ils la voient dans leur école : mais ont du mal à reconnaître les bâtiments. Elle est assise sur un banc d'écolier, et travaille, studieuse. Elle est en train d'écrire un poème pour sa maman ; on est le 30 mai 1942. Ce poème, si bien écrit, parle ainsi de ses parents et de l'avenir :

Chers parents,

Toujours, ô mon père, ô ma mère,

Je veux tendrement vous aimer

Ma mère, oh ! Combien tu m'es chère,

Les mots ne sauraient l'exprimer.

Parmi de cruelles alarmes

C'est toi seule qui m'as nourrie

Si tu m'as bien des fois souri

J'ai dû te coûter bien des larmes.

Longtemps, ô mon père, ô ma mère,

Soyez mon exemple ici bas.

Longtemps vous pourrez, je l'espère

Veiller tous les deux sur mes pas.

Vous qui protégez ma faiblesse

Je saurai peut-être à mon tour

Par mon tendre et pieux amour

Vous faire une heureuse vieillesse.

Puis, un troisième flash la montre avec son certificat d'études en mains. Elle est heureuse et manifeste sa joie en se jetant dans les bras de ses parents, très fiers eux aussi. C'est une très grande fille, qui paraît même presque adulte.

Un autre flash la montre en compagnie d'autres jeunes gens de son âge, en plein travail, dans les vignes. C'est une jeune fille gentille, manifestement heureuse de vivre et qui s'amuse avec ses amis, qui cherche à aider sa famille qu'elle aime visiblement beaucoup.

Les quelques mots que les enfants entendent semblent montrer que ses parents ont un fort accent étranger, mais pourtant, les lieux leur semblent familiers : le lavoir, notamment et l'école, évidemment.

Et puis, tout s'éteint. Le silence revient, la lumière s'estompe, la chaleur diminue.

C'est à ce moment-là que les deux jeunes enfants se rendent compte que quelque chose d'anormal leur est arrivé. Ils s'affolent tout à coup, referment la malle et s'en vont en courant, sans mot dire.

Ce n'est qu'au bout de quelques minutes, qu'essoufflés, ils finissent par s'arrêter, se regarder et enfin oser exprimer leur stupeur :

- Qu'est-ce que c'est que ça ? murmure Aaron. Tu as vu la même chose que moi ou c'est moi qui deviens fou ?
- Non, je crois qu'on a vu la même chose, ou alors qu'on est fous tous les deux... C'est possible aussi, suggère Aliza.

- Qui c'est cette fille ? Pourquoi on la voit dans cette malle ? C'est quoi cette malle ?
C'est un piège qu'on nous a fait ?
- Oh ! Stop avec tes questions ! Qu'est-ce que j'en sais, moi ? s'énerve sa sœur.
- Attends ; tu comprends pourquoi elle est encore à l'école, alors qu'elle est vachement plus vieille que nous ? Ce n'est pas possible, ça ! Et c'est quoi, ce diplôme ? Ça n'existe pas ce diplôme ! Je n'y comprends rien ! rajoute-t-il. Et puis, tu as vu ? On dirait bien notre école, et la date de son texte ? 1942 ? C'est super vieux ! Et le lavoir, tu l'as remarqué ? On dirait bien le lavoir de Teuillac ! Tu l'as reconnu ?
- Ah, ne recommence pas avec tes questions, puisque je te dis que je n'ai pas les réponses ! Tu me soûles ! s'agace encore plus Aliza. Peut-être aussi, que si on ne s'était pas échappés comme des trouillards, on aurait pu avoir les réponses à toutes tes interrogations, tu ne crois pas ?
- T'as raison, en plus, il faut absolument qu'on y retourne, et qu'on la ramène à la maison, sinon on va se faire tuer par maman ! dit Aaron, d'un air décidé.
Et il rajoute, comme pour se rassurer :
- De toute façon, elle ne nous a rien fait, cette fichue malle ! Non ? Donc on va vite fait y retourner, la descendre et l'emmener à la maison. Comme ça, on pourra mener notre enquête. Qu'est-ce que tu en penses ?
- Ben ouais, il n'y a pas le choix, renchérit sa sœur, comme pour se persuader que rien de plus ne se produira. Et pour ce qui est de l'enquête, ok, mais pas un mot aux parents !
- Evidemment ! Ils nous prendraient pour des fous ! renchérit son frère.

Chapitre 5

La malle arrive enfin à la maison.

Et c'est ainsi que les deux enfants reprennent le chemin en sens inverse et reviennent vers les ateliers. Ils tombent évidemment sur le responsable qui, heureusement, ne les avait pas vus partir en courant, et leur demande si tout va bien.

Pour ne pas perdre la face, les enfants lui expliquent qu'ils reviennent chercher la malle, maintenant qu'ils ont fait de la place dans leur garage ; ce qui n'est qu'un demi-mensonge, après tout.

Ils montent dans le grenier, et s'arment de tout leur courage pour attraper la hotte maintenant muette et l'amener ainsi chez eux.

- Allez, elle ne va pas nous manger, cette malle ! avoue Aaron, comme pour se persuader.
- Evidemment ! ...à moins que ce soit ce qui est arrivé à cette pauvre fille.... suggère Aliza, redoublant d'inquiétude.
- Ah ouais, alors on est en plein roman de science-fiction, c'est ça ? rétorque son frère presque convaincu par ce qu'il dit.
- En même temps, ce n'est quand même pas trop normal, ce qui nous arrive ! Cette malle, ce n'est pas un ordinateur ou même une télé, non ? Alors d'où viennent ces films ? qui ont l'air de dater, d'ailleurs, reprend la fillette.
- Oh, tu m'agaces, tu vois que toi aussi tu as tout plein de questions ? Et je trouve qu'elles sont encore plus inquiétantes que les miennes, s'insurge le garçon.
- Alors, d'après toi, c'est quoi ces films ? Et pourquoi dans cette malle ? reprend-elle
- Bon, écoute, je suis comme toi, je n'ai pas de réponses, ok ! En attendant, ce n'est pas en la regardant qu'elle va arriver toute seule, avec ses petites pattes, à la maison, dans

le garage, non ? Donc, on va éviter de réfléchir à tout ça, pour l'instant, on va tâcher d'oublier tout ce qu'on vient de vivre, et on va la ramener chez nous, comme promis : ok ? résume Aaron.

— Ben, oui, pas le choix, avoue Aliza. Allez, vas-y, attrape l'autre poignée, on compte jusqu'à trois et on la soulève.

— Ok, un, deux.... Et attends, ça me gratte sous le menton ! reprend Aaron, faisant semblant de se gratter.

— Ouais, c'est ça, t'as les pétoches, dis plutôt ! s'amuse la fillette, rassurée en même temps par ce contretemps. Bon, allez on recommence, et cette fois, que ça te gratte au menton ou aux fesses, on la lève, ok ?

— Allez, un, deux, trois...

Rien de spécial ne se passe. La malle est assez lourde, certes, mais elle ne brille plus, et elle ne dégage aucune chaleur. Les enfants sont rassurés ; ils se demandent même s'ils n'ont pas eu une hallucination, tout à l'heure.

Après avoir réussi à enjamber, tant bien que mal, tout ce qui traînait au sol de ce grenier, ils descendent les escaliers pas à pas, essoufflés.

Ils se retrouvent enfin en bas, la malle bien calée, et décident de faire une petite pause avant de s'engager sur la route qui les mènera chez eux.

— Bon, finalement, je me demande si on n'a pas rêvé, tout à l'heure ! avoue Aliza.

— Peut-être, mais c'est bizarre quand même. On l'a vu tous les deux ! argumente Aaron.

— Oui, c'est vrai, mais jamais personne n'a expliqué que cette malle était magique ! On l'aurait su avant, non ?

— Sauf si ceux à qui c'est arrivé ont eu peur de passer pour des fous ! reprend le frère.

— Pas faux ; de toute façon, elle va rester à la maison pendant une semaine ; on en aura le cœur net ! conclut la fillette.

Les voilà repartis, leurs mains bien serrées sur la malle, faisant très attention à ne pas la faire tomber, à la faire bouger le moins possible, comme s'ils voulaient éviter de « réveiller l'âme qui y séjournerait ».

Arrivés au garage, ils la déposent tout aussi doucement, et lorsque Aliza veut commencer à la dépoussiérer, son frère l'arrête d'un geste brusque ;

— Tu es sûre que tu veux faire ça ? lui demande-t-il inquiet.

— Ben, oui, il faut la nettoyer, alors pourquoi pas commencer tout de suite ! questionne la fillette.

— Ben, je ne sais pas, moi : on pourrait attendre demain, non ? On a le temps, demain c'est dimanche !

— Ah, oui, je vois ce que tu crains ! dit Aliza, en explosant de rire. Eh, ce n'est pas la lampe d'Aladin ! Si je la frotte, aucun génie ne va en sortir, tu sais !

Elle est pliée en deux et pleure, tellement l'idée qu'elle vient de deviner chez son frère l'amuse. Lui, par contre, est un peu vexé. C'est vrai qu'il y a pensé, mais il se rend compte maintenant que c'est ridicule.

C'est ainsi qu'il s'en va, en boudant, blessé de s'être fait démasquer par sa petite sœur.

Mais Aliza le rattrape alors, en lui murmurant :

— Tu sais, ce n'est pas grave, en plus de ça, si j'ai compris tes craintes, c'est aussi un peu parce que c'étaient les miennes, alors, on est quittes.

Et c'est sur une accolade, un des tout premiers gestes affectueux qu'ils se font depuis leur naissance, qu'ils rentrent dans la maison.

Leur maman les y attend, pour faire le point des choses restant à faire pour préparer cette vieille malle.

Chapitre 6

A la recherche d'informations sur cette malle

- Vous avez bien tardé à revenir avec cette malle, je me doutais que vous auriez des difficultés à la porter ! explique Madame Rubin.
- Oh non, maman, t'inquiète, on a juste eu du mal à la sortir du grenier... C'était.... encombré, on va dire, répond Aaron.
- Tu m'étonnes ! C'est un vrai capharnaüm, ce grenier ! confirme-t-elle.
- C'est clair ! On se serait crus dans la caverne d'Ali Baba ! affirme Aliza, en lançant un clin d'œil complice à son frère.
- Ah ! Si tous ces objets entassés là avaient une âme et pouvaient nous raconter ce qu'ils ont vécu, ce serait sûrement très intéressant ! avoue Madame Rubin.
- C'est un peu ça, reconnaît Aaron, baissant les yeux, de crainte que sa mère n'ait deviné leur mystère. Bon, en attendant, je vais me laver les mains, parce qu'on est sortis de ce bazar plutôt crados
- Moi aussi, j'y vais, s'empresse d'ajouter sa sœur, pour éviter une confrontation avec sa maman.
- Ne tardez pas trop quand même, on va manger là ! lance-t-elle.

Une fois arrivés à l'étage, dans la salle de bain, les deux enfants se regardent, inquiets, remplis d'un doute :

- Tu crois qu'elle a deviné ? Tu crois qu'elle connaît le secret de cette malle ? demande Aaron à sa sœur.
- C'est bizarre, en effet, elle a mis le doigt dessus, quand même, en parlant de l'âme des objets ! avoue Aliza.

- Oui mais quand même, si elle sait, pourquoi alors elle nous laisse dans le doute, comme ça, sans nous le confirmer ? Ce serait plus simple si on pouvait en discuter librement, non ? Je n’y comprends rien aux adultes ! finit-il par avouer.
- Ben, peut-être que ça lui est arrivé quand elle était petite, mais qu’elle n’a jamais osé en parler à qui que ce soit ? En plus, tu t’imagines, si ça nous était arrivé à chacun séparément ? Tu crois que tu aurais osé m’en parler ? Moi en tout cas, sûrement pas ! constate Aliza.
- C’est vrai, tu as raison. Ecoute, le mieux à faire c’est de profiter du repas pour les questionner. On verra bien ce qui en sortira, conclut le jeune garçon.

Le repas est pesant. Les enfants ne savent pas comment aborder le sujet. Leurs parents discutent de choses et d’autres, comme si cette malle n’existait pas. Finalement, Aaron prend les devants, et commence à les interroger. D’où vient cette malle ? A qui appartenait-elle ?

Les quelques réponses obtenues sont peu concluantes. Ils apprennent que cette hotte appartenait à la famille Taytel, seule famille juive présente sur le village lors de la deuxième guerre mondiale.

Il s’agissait d’une famille de réfugiés polonais arrivée en France en 1936 et qui avait réussi à obtenir la nationalité française parce que le papa avait rejoint la légion française pour combattre aux côtés de la France, pendant plusieurs années.

Ils avaient une seule enfant, une fille, nommée Rachel, qui allait à l’école de Teuillac. Ces gens étaient parfaitement intégrés et très gentils, d’après ce qu’on disait. Mais cela ne les a pas protégés de la rafle contre les juifs organisée par Monsieur Papon et la gendarmerie française sous les ordres de l’Allemagne hitlérienne, lors de l’occupation allemande. Ils ont alors été déportés pour un camp de concentration.

Le repas à peine fini, les deux enfants s'en vont d'un commun accord, argumentant qu'ils avaient des affaires à préparer pour nettoyer et agrémenter la malle.

C'est ainsi qu'ils se retrouvent dans la chambre du grand frère, espérant pouvoir commenter les informations qu'ils venaient de recevoir :

- Tu as vu ? Maman a parlé d'une fille qui s'appelait Rachel ! C'est elle qu'on a vu, j'en suis sûre, c'est le prénom que j'ai entendu ! affirme Aliza.
- On dirait bien, en effet. Et cet accent étranger de ses parents serait expliqué par le fait qu'ils étaient polonais. Et en plus, ces vieilles images du village, de l'école, du lavoir, ça pourrait bien correspondre à ces dates ! La poésie qu'elle était en train d'écrire, elle était datée de 1942 ! Je crois qu'effectivement, on est en relation avec Rachel et ses parents. Par contre, je ne pense pas que maman ait déjà « rencontré » Rachel comme nous, explique Aaron. Sinon, je pense qu'elle aurait eu plus de difficultés à nous raconter tout ça.
- Ça se peut, oui. Mais alors, pourquoi nous ? Pourquoi faire ? Qu'est-ce qu'on attend de nous ? interroge la petite sœur.
- Ah, non, pas encore toutes tes questions ! s'énerve son frère. Je déteste les questions sans réponse !
- Oui, moi pareil, mais en attendant, c'est le cas. On fait quoi maintenant ?
- Ben, pas le choix, on va « essayer » de la nettoyer, puisque c'est ce qu'on vient de dire aux parents ; en espérant qu'il n'arrive rien d'anormal. Ensuite, on verra... avoue Aaron, peu rassuré.
- OK, et ce soir on fera des recherches, il faut avoir plus de renseignements sur cette famille, parce que s'ils ont besoin d'aide, il faut qu'on puisse le faire dans les meilleures conditions, projette Aliza.

Et c'est plutôt inquiets, qu'ils redescendent, munis de chiffons et d'une bassine d'eau, pour commencer le toilettage de cet objet merveilleux.

Chapitre 7

Des découvertes sur la Shoah

Finalement, le nettoyage de la malle s'est fait sans difficultés. Rassurés et déçus en même temps, les deux enfants remontent dans leur chambre, en fin d'après-midi, pour faire ce constat consternant.

Leur maman, très surprise de les voir ainsi complices, leur demande si tout va bien. A cela, Aaron répond que tout est on ne peut plus normal - malheureusement - rajoute-t-il pour lui-même.

Pour ne pas éveiller des soupçons, le garçon prend la décision de rechercher dans ses anciens cours de CM2, tout ce qu'il sait sur la deuxième guerre mondiale. Ils ne veulent pas utiliser l'ordinateur devant leurs parents, pour l'instant. Le soir, pendant que tout le monde dormira, ce sera mieux.

Ils redécouvrent alors, ce que les leçons d'histoire leur avaient plus ou moins laissé en mémoire. C'était une guerre violente où deux camps s'affrontaient : les Alliés constitués au début des pays comme la France, le Royaume-Uni et la Pologne, entre autres et les pays membres de l'Axe où trônaient l'Italie et surtout l'Allemagne dirigée par Adolf Hitler. Ce dernier avait mis en place une dictature nazie, reprochant aux juifs et aux communistes d'être responsables de la crise économique, justifiant ainsi leur élimination. Dès 1939, l'Allemagne avait envahi la Pologne, et c'est pour cela que ses alliés, la France et le Royaume-Uni, ont déclaré la guerre aux pays de l'Axe.

Ils apprennent aussi que la France est très vite occupée par l'armée allemande ; en effet, dès le 16 juin 1940, le maréchal Pétain, à la tête du gouvernement français, décide de demander l'armistice à l'Allemagne, le 22 juin 1940. Alors, la France se trouve coupée en deux zones : la

zone occupée qui comprend toute la moitié nord de la France, ainsi que toute la côte Atlantique et la zone libre où le gouvernement français se réfugie, à Vichy.

La France dirigée par M. Pétain, s'engage alors à aider l'Allemagne à développer les lois antisémites ⁽¹⁾ et c'est le début de la Collaboration, période pendant laquelle la police française aide les soldats allemands à arrêter les juifs.

Dans son ancien cours, Aaron revoit des photos de ces enfants et adultes qui sont arrêtés, simplement parce qu'ils sont juifs, et déportés d'abord dans des ghettos ⁽²⁾ comme celui de Varsovie, où ils mouraient de faim, puis dans des camps de concentration, où on les laissait mourir sans soins ou travailler comme des esclaves et enfin dans des camps d'extermination, où on les tuait purement et simplement.

Aliza se rappelle avoir entendu d'une oreille distraite ces informations racontées par leur maîtresse ; ce n'était pas son programme d'histoire, mais celui de son frère, à l'époque, mais c'était tellement horrible, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'écouter.

- Tu crois qu'ils ont été emmenés dans un ghetto ou dans un camp de concentration ?
- A mon avis, vu qu'ils ne sont visiblement jamais revenus, sinon ils auraient récupéré leur malle, ils ont dû même être exterminés ! en déduit Aaron.
- Quelle horreur ! Et tu crois que Rachel cherche à nous expliquer tout ça ?
- Qu'est-ce que j'en sais ! On va attendre ce soir pour voir un peu si on ne peut pas avoir des infos plus précises.
- Ok, en attendant, on fait quoi ? demande Aliza, intéressée par cette enquête.
- TOI, tu fais ce que tu veux, MOI, je vais jouer aux jeux vidéo, TOUT SEUL, petite sœur ! répond Aaron, soudain exaspéré d'avoir sa petite sœur dans les pattes.
- Je me disais aussi, constate la fillette. Bon, mais ce soir, on continue notre enquête

(1) lois contre les juifs (2) ghetto : quartier fermé d'une ville où sont regroupés les juifs

ensemble, hein ?

— Oui, promis, rajoute le grand frère, qui préfère néanmoins ne pas s’approcher de la malle tout seul.

C’est vers vingt-trois heures, qu’Aliza, excitée et n’ayant pas réussi à s’endormir, vient réveiller son frère, lui expliquant que la voie était libre pour continuer leur enquête.

En commençant leurs recherches sur les rafles de Maurice Papon, ils découvrent un mot qui revient souvent : la Shoah. Ils comprennent alors que c’est un terme qui représente l’extermination du peuple juif. Ils sont effarés d’apprendre que, pour la simple raison d’une religion différente, plus de six millions de juifs ont disparu. Et tout cela parce qu’un seul homme, à très forte personnalité, a réussi à entraîner toute son armée allemande, mais aussi une partie de l’armée française dans son idéologie.

Ils prennent alors conscience que ce Maurice Papon, qui a été ensuite jugé, très longtemps après les faits, excellait dans l’aide qu’il apportait, en tant que préfet de police. C’est ainsi qu’il avait mis en place des rafles sur la région bordelaise, depuis juillet 1942.

Les victimes étaient alors arrêtées, internées quelques jours, le temps d’être déportées par trains au départ de Bordeaux puis de Libourne, vers le camp de Drancy puis celui d’Auschwitz, où les personnes devaient finir leur vie.

Devant tant d’horreurs, et exténués par ces recherches, les deux enfants décident d’arrêter l’ordinateur et d’aller se coucher.

Aliza, terrorisée, demande l’énorme faveur à son frère de rester dormir avec lui dans sa chambre. Quelque part, ceci arrange bien le garçon qui n’est pas très bien, lui non plus.

C’est ainsi qu’ils se couchent tous les deux, serrés l’un contre l’autre, muets devant toutes ces découvertes, et finissent par trouver le sommeil.

Chapitre 8

Pourquoi Rachel ?

La chambre d'Aaron est située juste au-dessus du garage où est entreposée la malle.

Les deux enfants dorment maintenant depuis quelques heures, quand soudain, une forte impression de chaleur les envahit.

- Tu tiens trop chaud, va dans ta chambre maintenant, marmonne le jeune garçon à sa sœur, sur un ton de reproche.
- En fait, c'est toute la chambre qui est chaude ! constate la fillette. Et regarde par la porte, on dirait qu'on a laissé la lumière allumée en bas.
- C'est vrai ça ! On dirait que ça vient du garage ! Eh ! Chaleur plus lumière ! ça ne te rappelle rien ? demande-t-il, inquiet.
- La malle ! Tu crois qu'elle nous appelle ? On va voir ? reprend Aliza.
- Essayons de voir ce qui se passe avant que les parents ne se réveillent ! dit le frère en se précipitant vers la porte.

Une fois rentrés dans le garage, effectivement, ils constatent que la malle s'est remise à chauffer et à éclairer la pièce. Inquiets mais bien décidés, les enfants s'en approchent et l'ouvrent.

Aliza, pleine de bon sens, revient jusqu'à la porte du garage pour la refermer, et éviter ainsi le réveil de leurs parents.

Ils découvrent alors le visage de Rachel, triste, effrayée même. Elle prend ainsi le temps de leur raconter la vraie version de son arrestation :

- Bonjour, je sais que vous m’avez déjà vue, je suis Rachel Taytel. Je ne sais pas pourquoi, mais vous êtes capables de me voir, et moi aussi je peux entrer en communication avec vous. Je n’ai malheureusement pas vécu longtemps, et j’ai besoin de raconter ma fin de vie, j’ai besoin de la faire connaître : je voulais tellement vivre plus longtemps pour protéger mes parents ! Puis-je vous la présenter ? J’espère que je ne vous fais pas trop peur.
- Non, non, non, pas du tout, tu ne nous fais pas peur ! s’insurge Aaron, tout tremblant malgré tout. Nous avons commencé à effectuer des recherches sur ta famille, car on a compris que c’était ta malle et qu’elle voulait nous apprendre des choses. Mais ce serait mieux que ce soit toi qui nous les racontes.
- Merci, merci beaucoup. En fait, depuis 1939, je vivais heureuse avec mes parents dans votre village de Teuillac, qui m’a très bien accueillie. J’allais à l’école, comme tout le monde. Nous avons dû partir de Pologne, pour fuir les conditions de vie difficile pour les juifs, à cause d’un gouvernement antisémite. Pour mieux s’intégrer, mon père a même pu être naturalisé français dès le 05 mars 1940, parce qu’il avait servi la France. Nous étions des juifs polonais, mais naturalisés français et la loi interdisait la déportation des juifs français. Vous savez ? Les lois antisémites qui font que les juifs perdent leurs droits, et se font même arrêter.
- Oui, on a lu ça. Alors, pourquoi avez-vous été arrêtés puisque vous étiez français ? s’insurge Aliza.
- A la préfecture de Bordeaux, il y avait un homme, Monsieur Maurice Papon. Il était xénophobe, c’est-à-dire qu’il détestait les étrangers. Et ça l’arrangeait sûrement bien que le gouvernement de Vichy doive aider l’armée allemande à arrêter les juifs. En fait, ce jour-là, c’était le 10 janvier 1944, une rafle était prévue sur la région ; les maires avaient été avertis. Le préfet lui-même l’avait refusée, mais c’est M. Papon, le

secrétaire général de la préfecture, qui est passé au-dessus de ces ordres, et a maintenu cette arrestation. Elle a donc eu lieu le 10 janvier au soir. Les personnes de confession juive comme ma famille, sont arrêtées, et on a été conduits à la synagogue de Bordeaux transformée en prison. On n'en est repartis que deux jours plus tard, pour Drancy.

— Comment ça s'est passé ? Ils sont venus vous chercher chez vous ? interroge Aaron.

— Oui, répond Rachel. En fait, plus de trente localités ont été frappées simultanément. Il y a eu des arrestations jusqu'à St Jean de Luz et Bayonne : elles étaient effectuées soit par des gendarmes, soit par la police, ou encore même par la police allemande du IIIème Reich. On nous a mis dans un train pour le camp de Drancy, sachant que notre destination finale était Auschwitz-Birkenau, un des six camps d'extermination.

— Et il y a eu beaucoup de convois, comme le tien ? demande le jeune garçon.

— Oh oui, beaucoup trop. J'ai fait partie du 9^{ème} convoi. Il y en a eu 10 avant la fin de la guerre.

— Oh, non, tu aurais pu y échapper ! se révolte Aliza.

— Eh oui, d'autant plus que j'avais juste seize ans, et que, normalement, les enfants ne devaient pas être arrêtés en même temps que leurs parents. Mais là aussi, Monsieur Papon, sous le prétexte qu'il fallait regrouper les familles, a outrepassé ses pouvoirs. Il préférait ne pas séparer les familles, a-t-il dit, mais c'est surtout pour être sûr qu'il n'y aurait plus de descendants ! Et ça a bien fonctionné pour nous !

— Quelle horreur ! Non seulement les conditions étaient déjà tellement injustes, mais cet homme a réussi à les rendre encore plus inhumaines ! Comment est-ce possible ? murmure Aaron avec dégoût.

— Et vous étiez nombreux dans ce convoi ? s'inquiète la fillette.

- Nous étions environ 365. C'était le deuxième plus gros convoi. Nous étions soixante enfants ; le plus petit avait à peine dix jours. Au départ, nous aurions dû être 550, mais presque 200 personnes ont été relâchées. Nous avons été répartis. J'étais dans le convoi nommé G6. Nous avons été déportés vers Auschwitz le 20 janvier 1944 ; nous avons été envoyés en priorité, comme toutes les familles, parce que c'était plus compliqué de « stocker » des enfants et des personnes âgées, comme du bétail, à Drancy. Nous sommes morts le 22 janvier 1944, finit Rachel, en larmes. Nous avons été gazés dès notre arrivée, parce que nous étions répertoriés comme paysans et que les nazis considéraient que les paysans n'étaient pas capables de travailler efficacement dans les usines autour des camps.
- Ça suffit, je ne veux pas en savoir davantage, se met à bredouiller Aliza. Tu te rends compte ? C'étaient des gens comme nous ! On ne leur a même pas laissé une chance de se défendre !
- Tais-toi, réplique Aaron, ou tu vas réveiller les parents !

La lumière se met à faiblir, la chaleur disparaît aussi : la malle s'éteint. Les enfants décident alors de remonter dans leur chambre.

Le plus discrètement possible, ils grimpent les escaliers. Cette fois, c'est Aaron qui prend les devants et propose à sa sœur de finir la nuit avec lui.

Le sommeil a du mal à revenir. Ils ont besoin de parler, pour évacuer les horreurs qu'ils ont entendues. Mais ils ont aussi et surtout besoin de comprendre, et se font la promesse, avant de s'endormir, de continuer leurs recherches sur cette horrible guerre.

Chapitre 9

L'horreur ne s'est pas arrêtée à Rachel.

Le lendemain matin, d'un commun accord, ils se lèvent et vont déjeuner très rapidement, avant de se lancer dans des recherches. Cette fois, tant pis, ils osent le faire en plein jour, devant leurs parents :

- Bonjour mes petits loups, vous êtes bien matinaux et bien pressés, je trouve ! annonce leur maman, très tendrement.
- Euh, oui, en fait, on aimerait faire une enqu... des recherches sur internet sur la deuxième guerre mondiale, explique Aliza, tentant malgré tout de ne pas se trahir.
- Ah bon ! Tous les deux ! Je ne sais pas quel ange est passé sur vous ces jours-ci, mais je vous trouve si complices ! C'est extraordinaire ! Je suis tellement heureuse de vous voir vous entendre comme ça ! Je peux même vous aider si vous voulez ? C'est quoi ces recherches ? questionne-t-elle très enthousiaste.
- Non, non ! Ne t'embête pas, maman, on va se débrouiller tout seuls ! s'empresse de répondre Aaron.
- Vous êtes sûrs ? C'est vaste, comme sujet, la deuxième guerre mondiale ! C'est pour quoi faire au juste ?
- Euh, c'est pour un travail en histoire, murmure le garçon.
- Ah bon ? Tu fais déjà cette guerre en cours ?
- Oui, oui, enfin, c'est pour bientôt, mais j'ai envie de le faire dès maintenant, parce que ça m'intéresse, explique-t-il, pour couper court à tout autre questionnement.
- Oui, et moi, comme j'ai envie de l'aider, on va faire le travail ensemble, rajoute Aliza, qui ne veut pas rester à l'écart.

— Bon, très bien, de toute façon, si vous avez des difficultés, je suis là et je peux vous aider.

— Super, merci maman, répondent en chœur les enfants.

— Au fait ! ose demander Aaron. Qu'est-ce que tu penses de la malle ?

— Ah ! oui, vous avez bien commencé le travail de nettoyage, c'est bien, ajoute la maman.

— Et c'est tout ? murmure Aliza.

— Je pense qu'il vous reste encore un peu de travail pour qu'elle soit parfaite ! explique Madame Rubin avec un sourire complice

— Bon, ok, bien sûr, on va continuer de l'arranger, répondent les deux enfants.

C'est ainsi qu'après avoir avalé en vitesse un petit déjeuner fait de céréales et de lait, ils remontent dans la chambre d'Aaron, qui, pour son passage en sixième, a reçu de ses grands-parents un ordinateur tout neuf. Sa maman lui a bien entendu installé une sécurité enfant, mais les recherches qu'ils entreprennent ne sont pas bloquées, heureusement.

Ne sachant pas trop par où commencer, ils posent la question : « enfants juifs arrêtés en France pendant la deuxième guerre mondiale ». Et là, ils découvrent tout un tas d'articles et de sites qui en parlent. Ils constatent alors qu'il n'y a pas eu que Rachel ! Ils trouvent même des romans pour enfants qui racontent ces histoires.

Ainsi, « Le journal d'Anne Frank », c'est une jeune fille qui raconte qu'elle a été obligée de rester enfermée dès le 06 juillet 1942, avec ses parents et sa sœur, et qu'ils ont très vite été rejoints par une autre famille, puis par un dentiste. Ils étaient tous juifs, et ont vécu cloîtrés ainsi, aidés par des gens très généreux et courageux qui leur amenaient de quoi se nourrir, jusqu'au 04 août 1944, jour où ils ont été découverts et arrêtés. Dans son livre, elle raconte, sous la forme d'un journal intime, sa vie compliquée avec tous ces gens, ce silence obligatoire,

ces multiples alertes stressantes ; mais ce n'était rien à côté de ce qui l'attendait, ensuite : la maladie et le manque de soins dans le camp de concentration de Bergen-Belsen puis le typhus qui la tue à celui d'Auschwitz, début 1945, peu après sa sœur.

Ils découvrent aussi la vie d'une amie d'Anne Frank, Hannah, dans le livre intitulé « Mon amie Anne Frank » écrit par Alison Leslie Gold. Elles étaient toutes les deux copines, dans la même école, juives également. En juin 1943, elle et sa famille furent entassés dans un wagon à bestiaux, direction Westerbork. Elle a été séparée de son père et de sa grand-mère, et elle a dû s'occuper de sa petite sœur, car les enfants étaient isolés des adultes. Pour la première fois, en 1943, des enfants sont amenés dans le camp d'Auschwitz, mais elle est gardée dans celui de Bergen-Belsen, et se met à espérer faire partie des échanges que les Allemands ont mis en place ; des juifs contre des soldats Allemands faits prisonniers. En février 1945, elle y retrouve son amie Anne, en très mauvaise condition ; elle est enfermée du côté des gens les plus maltraités. En Mars 1945, la grand-mère d'Hannah meurt et lui laisse le seul bien qu'elle a pu cacher jusque-là : une bague. En Avril, au bout de dix jours de pérégrination, dans des trains bondés de prisonniers affamés, elle finit par être libérée par l'armée russe car les Allemands se sont rendus. Elle, au moins, a été sauvée, constatent-ils.

Ils lisent aussi un article qui parle d'un livre intitulé « Elle s'appelait Anne Frank », de Miep Gies : c'était une des personnes qui ont aidé la famille Frank à vivre recluse pendant vingt-cinq mois. Elle leur a porté secours, en prenant d'énormes risques, en leur fournissant de quoi manger, de quoi s'habiller, et même en leur amenant des petits cadeaux, pour qu'ils ne se sentent pas trop oubliés. Et pourtant, elle aussi, même si elle n'était pas juive, a beaucoup souffert des terribles restrictions alimentaires qu'ont subies tous les habitants des Pays Bas.

Ils découvrent enfin, l'histoire d'un petit garçon, cette fois ; Léon Leyson, dans un roman intitulé « L'enfant de Schindler ». Lui aussi, comme Rachel, était d'origine polonaise. Sa

famille n'a pas fait les mêmes choix que les Taytel ; ils sont restés en Pologne. Dès le début de l'occupation allemande, son père est arrêté et passé à tabac, puis relâché. Mais on lui interdit de travailler, parce qu'il est juif, et ses économies sont confisquées. Ils n'ont plus de quoi manger. Léon, dans son histoire racontée par Marilyn Harran et Elisabeth Leyson, explique que l'école et les lieux publics deviennent interdits aux les juifs, et que les enfants cherchent des petits travaux pour survivre. Ce jeune garçon et sa famille ne sont pas envoyés dans un camp de concentration, mais dans un ghetto ; celui de Cracovie. C'est un camp prévu pour recevoir 5000 personnes, et où étaient entassés 15000 juifs. Mais, non loin de ce camp, un Allemand, du nom de Schindler, a fait tout ce qu'il a pu pour sauver quelques-uns de ces juifs emprisonnés, en justifiant qu'il avait besoin d'eux pour le travail dans son usine. Il a réquisitionné ces gens, non sans mal, y compris ce qui restait de la famille de Léon, les a logés près de l'usine, dans des conditions moins catastrophiques que dans le ghetto, et les a fait travailler dans son entreprise. Ce monsieur a même fait déménager son usine en Tchécoslovaquie, quand il a dû quitter la Pologne, et, tant bien que mal, a réussi à y rapatrier la famille Leyson. Et en mai 1945, lorsque les Allemands ont perdu la guerre, il a même donné à tous ses employés du tissu et de l'alcool, pour les échanger contre de la nourriture et réussir ainsi à s'échapper.

Il est maintenant presque midi, les deux enfants ont les yeux rouges d'être restés aussi longtemps à lire des documents sur l'ordinateur, mais aussi de voir tant de méchanceté chez certains humains et en même temps tant de bravoure chez d'autres.

Finalement, ce dernier exemple de Léon, le petit Polonais, celui qui se rapproche le plus de Rachel, les met dans un état de révolte. Pourquoi n'a-t-elle pas eu la chance de ce garçon ? Qu'est-ce qui fait que les choix de Monsieur Taytel, qui semblaient pourtant nettement plus sûrs que ceux de Monsieur Leyson, ne leur ont pas permis de survivre à cette affreuse guerre ? Rachel aussi mériterait qu'on raconte son histoire ! Elle n'a pas eu de chance, mais il faut que

les gens sachent qu'il y en a eu sûrement d'autres, comme elle, qui ne sont pas nés sous une bonne étoile, et qui sont morts, juste parce qu'ils étaient juifs.

C'est cette question qu'Aaron et Aliza aimeraient bien poser à Rachel : veut-elle qu'ils servent de relais, et qu'ils racontent ainsi son histoire ? Et toujours, revient à leur esprit une deuxième interrogation : pourquoi eux ? pourquoi ont-ils été choisis par Rachel ? car, au vu des réponses de leur maman, celle-ci n'est pas au courant du pouvoir magique de cette malle.

Chapitre 10

Les « Justes parmi les nations »

Le midi, à table, après avoir achevé la décoration de la malle, puis effectué leurs recherches, les enfants sont d'abord silencieux. La maman, curieuse de savoir ce qu'ils ont retenu de leurs recherches, lance la conversation sur ce sujet :

- Alors ? Vous avez trouvé des choses intéressantes sur internet ? demande-t-elle intéressée.
- Oui, oui, tout plein, et pas que des choses sympas... avouent Aaron.
- En même temps, une guerre, ça n'a jamais été sympa, rajoute le papa, essayant l'humour.
- Et vous avez trouvé réponses à vos questions ? continue la maman.
- Oui, à peu près. Il y a seulement un truc que je n'ai pas compris, explique le garçon. J'ai souvent vu écrit l'expression « Justes parmi les nations ». Je ne vois pas trop ce que ça veut dire.
- Ah oui, soupire le père. Alors, c'est la plus haute distinction honorifique délivrée par l'Etat d'Israël à des civils. C'est pour remercier les gens parmi toutes les nations qui ont mis leur vie en danger pour sauver des juifs. Si ma mémoire est bonne, il y a plus de 25000 Justes parmi les nations de 46 pays qui ont été honorés. La Pologne, les Pays-Bas et la France sont les pays où il y a eu le plus de médaillés. Ces Justes ont sauvé des centaines de milliers de personnes, grâce à des actions de toutes sortes : cacher des gens, protéger des enfants, notamment dans des maisons comme celle d'Izieu. Je crois me rappeler qu'en Haute Gironde, il n'y a eu qu'une seule personne reconnue comme Juste ; un certain Marcel Lagarde, instituteur à Pleine-Selve qui a sauvé deux enfants juifs. Bref, ces gens ont fait des choses magnifiques, tu sais.

- C'est ce que j'ai cru comprendre, oui, avoue Aaron. Heureusement que les humains ne sont pas que méchants !
- C'est sûr, confirme la mère. Mais il faut quand même toujours se méfier, malheureusement ! soupire-t-elle.
- Et pourquoi Rachel n'a-t-elle pas été aidée par des gens, elle aussi ? s'insurge Aliza. Elle nous a dit qu'elle avait été bien accueillie par les habitants de Teuillac, mais personne ne les a cachés ? ... Ouille !!

Au même moment, son frère lui lance un grand coup de pied sous la table et la regarde d'un air terrifiant.

- Qu'est-ce que tu racontes ? Qui est cette Rachel ? interroge la maman.
- Euh, ben, je me suis mal exprimée... reprend Aliza.
- Elle sait plus ce qu'elle raconte ! T'es maboul ma pauvre ! reprend Aaron, essayant désespérément de recadrer la situation, à bout d'arguments lui-même.
- Ah ! Je retrouve là mes enfants et leurs disputes... constate la mère. Qu'est-ce que tu voulais dire Aliza ?
- Ben, je suis tellement dans l'histoire de la malle que vous nous avez racontée... que je m'y crois... essaye-t-elle, en regardant son frère du coin de l'œil. En fait, je voulais seulement dire que, à ce que j'ai compris, Rachel et ses parents ont été arrêtés, c'est bien ça ? Et que ça faisait quelques années qu'ils étaient installés ici ? Alors pourquoi personne ne les a aidés ? Hein ? Pourquoi il n'y a pas eu de Justes à Teuillac ? Pourquoi n'ont-ils pas pu se cacher, par exemple ?

Aliza reprend confiance : elle sent même dans le regard de son frère, une espèce de fierté : elle s'en est bien sortie ! Ouf !

- C'est vrai ça, peut-être que les voisins ne l'ont pas su suffisamment tôt ? répond sa maman.
- Oui, ou peut-être aussi qu'ils ne s'imaginaient pas du tout en danger ? reprend le papa.
- Oui, m'enfin, on était quand même bien en zone occupée, non ? reprend Aaron.
- C'est vrai, mais ils étaient juifs français, et je crois me rappeler que les lois antijuifs ne concernaient que ceux d'origine étrangère, rajoute la mère.
- Et puis, ce Maurice Papon, il n'a pas perdu son temps, à l'époque. Il voulait absolument montrer aux Allemands qu'il était un « bon élève », si tu vois ce que je veux dire. Et je crois qu'il a fait énormément de dégâts, ici, renchérit le père.
- C'est sûr ! Mais je trouve qu'on ne parle pas suffisamment de Rachel, on ne nous explique pas suffisamment ce qui lui est arrivé, à l'école. C'est quand même quelque chose qui s'est passé ici, tu vois. Si on n'avait pas récupéré cette malle... enfin, si on ne vous avait pas posé ces questions, on n'en aurait rien su, ni Aliza, ni moi. Et je trouve que ça fait partie de l'histoire du village qu'on doit savoir. J'aimerais bien que les Teuillacais sachent... soupire le garçon.
- Tu dois avoir raison, c'est important effectivement. Veux-tu que je voie avec les parents d'élèves ? demande la maman, inquiète de voir son fils si attristé.
- Je ne sais pas encore, j'ai besoin de réfléchir. En fait, peut-être qu'avec Aliza, on fera quelque chose. On a besoin de temps pour décider de ce qu'on fera.
- Ah ? Alors c'est plus un devoir pour le collège, maintenant ? demande Madame Rubin.
- Euh, oui et non, enfin, on voudrait bien faire les deux, pour l'école et pour le collège, et même pour le village, tu vois ? reprend Aaron.

C'est sur ces paroles pleines d'espoir que le repas se termine, triste certes, mais constructif. Le projet prend forme dans la tête des enfants. Mais ils savent très bien qu'ils n'ont pas toutes les informations utiles, et comptent bien questionner encore la malle...

Chapitre 11

Des faits historiques

D'un commun accord, Aaron et Aliza se donnent rendez-vous au garage, vers 23 heures, espérant que les parents dormiront.

- Je vais mettre mon portable à sonner, et je viendrai te chercher, d'accord ? demande le garçon.
- Ok, confirme la fillette, très fière que son frère ne la laisse pas de côté pour le reste des investigations.
- Si ça se trouve, ce sera pour rien, mais tant pis ; il nous manque trop d'informations pour pouvoir décider de ce qu'on fera, explique Aaron.
- Oui, mais j'ai un peu peur de ce qu'on va trouver... soupire Aliza. C'est tellement moche tout ça !
- Tu as raison : et si on ne voit rien ce soir, alors j'irai chercher au CDI⁽¹⁾, au collège, pendant mon heure de perm., dès lundi.
- Tu as de la chance ! Moi aussi j'aimerais bien pouvoir faire ça, l'envie la fillette.
- T'inquiète, ce sera l'année prochaine, ça va vite arriver pour toi aussi : et je te rappelle qu'avec ton année d'avance, tu y arriveras plus tôt ! Veinarde ! conclut le garçon.

Les deux enfants vont se coucher bien gentiment, trop même, se dit la maman. Elle les soupçonne de manigancer quelque chose... mais ne voit pas quoi.

Vers 23 heures, Aaron va chercher sa sœur, et ils descendent tous les deux au garage, excités et inquiets à la fois.

Ce qu'ils espéraient se produit : à peine arrivés devant la malle, celle-ci se met à chauffer et à éclairer toute la pièce. Alors ils s'assoient devant, prêts à accepter toutes les informations que celle-ci voudra bien leur donner.

Cette fois, ce n'est pas Rachel qui intervient. Ils découvrent une succession d'informations, de chiffres : le nombre de juifs français raflés, celui d'enfants juifs persécutés. Il y a trop d'informations qui passent en boucle. Aaron décide alors de remonter dans sa chambre pour récupérer de quoi prendre des notes.

Arrivé à la porte de sa chambre, sa maman l'attend :

- Qu'est-ce que tu fais debout à cette heure de la nuit ? demande-t-elle.
- Oh, coucou maman. Je me suis rappelé que...j'avais oublié des affaires dans le garage, alors je suis... enfin, je vais aller les chercher, répond le garçon.
- Hum, tu vas les chercher ou tu y es déjà allé ? Parce que là, tu viens juste de remonter du garage ? demande-t-elle méfiante.
- Euh, oui, mais non, t'inquiète, ma petite maman chérie, pas de soucis, je dois redescendre et je vais remonter me coucher dans cinq minutes ! explique-t-il, pressé.
- Il y a tant de choses que ça à remonter ? insiste-t-elle.
- Mais, non, maman, je t'en prie, ne t'inquiète pas et retourne te coucher, je m'en occupe, et je te promets que je n'en ai pas pour longtemps, répond-il, manquant de patience.
- Ça, c'est plutôt moi qui devrais le dire ! Va te coucher et tu t'occuperas de tout ça demain ! conclut-elle.

C'est désespéré qu'Aaron rentre dans sa chambre et se met au lit tandis que sa maman referme la porte. Il patiente bien dix longues et interminables minutes, pour être sûr que

celle-ci se soit bien recouchée, et finit par redescendre le plus discrètement possible, espérant ne pas arriver trop tard.

Sa petite sœur, ayant entendu toute la conversation depuis le garage, a eu la présence d'esprit de récupérer sur l'établi de son père un vieux carnet tout sale et chiffonné, ainsi qu'un crayon mal taillé, et a entrepris de prendre des notes.

C'est toute fière que, quand son frère revient enfin, elle lui présente ainsi son travail.

— Bravo, petite sœur ! s'exclame le plus silencieusement Aaron. Tu es trop forte !

Génial !

— Ouais, je suis assez contente ! je nous ai sauvé la mise ! regarde ! j'ai noté plein de choses. C'est terrible, tu sais, ce que j'ai noté.

— On va lire ça, en tout cas, bravo, sinon, on aurait tout raté vu que la malle s'est éteinte !

Pour éviter de se faire repérer à nouveau, ils décident de remonter dans leurs chambres respectives et Aaron se met au lit avec le cahier sale. Il découvre ainsi, pêle-mêle les informations suivantes :

Il y a eu six millions de juifs exterminés. En France, sur les 75000 juifs déportés, seulement 2500 ont survécu.

Dans notre pays, ce sont 11400 enfants juifs qui ont été déportés vers les camps étrangers, mais aussi 60000 enfants français, c'est-à-dire 85% de l'ensemble des enfants juifs français qui ont échappé à la déportation grâce à l'aide de la population française qui les a cachés et qui a fait pression sur les autorités de Vichy pour freiner sa coopération avec la Gestapo, armée allemande.

Il découvre aussi des dates : ainsi le régime de Vichy, autorité française sous l'occupation allemande, a commencé en 1940, avec ses lois antijuifs. La mise à mort à grande échelle de cette population, elle, a débuté en 1941. Mais elle s'est aggravée en janvier 1942, avec la conférence de Wansee qui projetait la planification à l'échelle internationale de l'extermination. C'est à partir de ce moment-là que débutent les convois.

Il découvre aussi des lieux : des camps de concentration comme Dachau, Auschwitz, Bergen-Belsen ; des camps d'extermination comme Sobibor, Belzec, Auschwitz-Birkenau. Il y a aussi eu des camps de transit, comme Drancy proche de Paris et des ghettos comme celui de Varsovie.

Enfin, il aperçoit un lieu dont son père lui a parlé peu avant : la maison d'Izieu. C'était au départ un centre où étaient rassemblés tous les enfants qui ont pu éviter les rafles, et que des adultes essayaient de faire passer en Suisse. Les enfants y étaient scolarisés ; leurs relations avec l'extérieur étaient limitées : une ferme leur fournissait les légumes, le fromage et le bois nécessaires. Les villages voisins avaient peur de représailles. Peut-être ce refuge a-t-il été dénoncé par un adulte chez qui un des enfants, âgé de quatorze ans, sous une fausse identité, avait été placé pour des travaux agricoles ? De toute façon, l'armée allemande avait tous les documents en leur possession et l'arrestation de quarante-quatre enfants a eu lieu le 6 avril 1944. Ils ont tous été amenés et gazés immédiatement à Auschwitz ou assassinés à Tallin. Cette rafle a eu lieu sous la responsabilité de Klaus Barbie.

Aaron comprend alors combien cette résistance à l'armée allemande a été périlleuse et même mortelle pour des gens qui refusaient ces nouvelles lois antisémites.

Il finit par fermer le cahier, mais il ne réussit pas à trouver le sommeil. Il décide alors d'aller rejoindre sa sœur et de se faire une petite place à côté d'elle, dans son lit, comme pour se rassurer.

Chapitre 12

Il faut faire vite !

- Mais regardez comme ils sont mignons ! se dit la maman, tout attendrie par le spectacle qu'elle a devant les yeux : le frère et la sœur endormis dans le même lit.
- Qu'est-ce que tu fais là ? demande Aaron, un peu gêné de se voir ainsi pris sur le fait.
- Eh bien, disons que, comme tous les jours de classe, je viens réveiller ta sœur, et que tu es dans son lit ! constate-t-elle.
- Mais, et toi, qu'est-ce que tu fais là, dans mon lit ? demande Aliza.
- Ben, tu ne te souviens pas ? dit son frère, en lui pinçant discrètement le bras sous le drap. C'est toi qui m'as demandé de venir ; soi-disant que tu t'étais fait peur en lisant des trucs ! essaie-t-il pour sauver son honneur.
- Ah ! Bon ! répond Aliza, en se frottant le bras. Non, je ne m'en souviens plus ; mais tu me raconteras sûrement ! finit-elle par dire, de manière appuyée, pour qu'Aaron comprenne qu'elle veut bien, cette fois, lui sauver la mise, mais à charge de revanche.
- Bon ! Ce n'est pas tout ça, mais il va falloir se lever, les enfants ! constate la mère.
Allez, salle de bain et petit-déjeuner !

Lorsqu'ils se retrouvent tous les trois devant leur bol de lait, la maman leur avoue qu'elle va profiter de sa demi-journée de libre pour aller déposer la malle à l'école ce matin, puisque celle-ci était prête.

L'angoisse se lit alors dans les yeux des deux enfants. Ils ont non seulement peur que la hotte ne dévoile son secret, leur secret. Mais en plus, ils auraient tant voulu la garder encore un peu, pour pouvoir récupérer d'autres informations :

- Tu es sûre, maman ? demande à tout hasard Aaron.

- Oui, je suis sûre ! répond-elle. En même temps, elle prend beaucoup de place dans le garage, et puis vous l’avez bien décorée, non ?
- Je ne sais pas, rétorque Aliza. Je ne sais pas, peut-être qu’on pourrait encore la décorer davantage ; tu sais, elle mérite bien d’être décorée ! à la manière d’un médaillé, tu vois ? Et puis, si elle te gêne dans le garage, je peux très bien la garder dans ma chambre, ajoute-t-elle.
- Sûrement pas ! Il y a déjà assez de bazar dans ta chambre comme ça ! coupe la maman.
- Alors, dans la mienne ? ose Aaron. Tu sais, on n’a pas classe mercredi ; on pourrait très bien la ramener à ce moment-là !
- Non, pas question, je l’amène ce matin, un point c’est tout ! conclut la mère. Et puis, pourquoi voulez-vous garder cette... cette malle ici, hein ? Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? rajoute-t-elle, curieuse.
- Oh, non, rien, s’empresent de répondre les deux enfants.

C’est ainsi qu’ils sont obligés, pour ne pas laisser des doutes dans la tête de Madame Rubin, de laisser partir, à leur grand désespoir, la malle qui leur était devenue si familière.

Juste avant de partir, ils remontent dans leurs chambres pour récupérer leurs cartables et se font la promesse de trouver une solution pour s’en approcher une dernière fois.

Ils font le point des informations qu’ils ont déjà recueillies et se disent qu’ils en savent quand même assez long sur le sujet des déportations. Aaron promet à sa sœur de continuer ses recherches au CDI.

Mais leur plus grosse crainte, c’est que la malle ne dévoile son secret à la maman, par inadvertance, lorsque celle-ci la déplacera.

Alors, ils prennent la décision de proposer de l'aide à leur mère pour l'amener dans le garage de l'école où la hotte sera stockée jusqu'à vendredi après-midi.

Très surprise de cette soudaine et généreuse proposition, Madame Rubin accepte volontiers, se disant que finalement, ses enfants ne sont pas si mauvais bougres que cela.

La charger dans le coffre de la voiture, la décharger ensuite, met les enfants en sueur, tant elle est lourde pour eux. Mais tant pis, au moins, ils ont pu éviter la catastrophe.

Ils sont définitivement rassurés quand, une fois la malle posée au sol, la maîtresse cadenas la porte de ce local, enfermant par la même occasion le secret des enfants.

Chapitre 13

Les informations se suivent et se ressemblent malheureusement !

Aaron arrive au collège, déposé par sa maman, car il n'a classe qu'à neuf heures aujourd'hui. Il est bien décidé de profiter de sa deuxième heure sans cours, pour aller au CDI y récupérer des informations. Mais il s'avoue ne pas savoir par quel bout commencer !

Les premières heures de classe lui semblent passer très lentement ; son intérêt est ailleurs. Il se dit qu'il y a sûrement d'autres enfants que Rachel qui ont souffert et qui mériteraient qu'on entende leur histoire.

Arrive enfin onze heures. Habituellement, il retrouve ses copains en permanence, où ils en profitent pour parler de leurs exploits sur leur dernier jeu vidéo. Là, ses camarades ne comprennent pas son empressement à aller au CDI ; deviendrait-il « intello » ?

Aaron profite que le professeur documentaliste soit disponible pour aller le voir ;

- Bonjour Monsieur, vous pourriez m'aider s'il vous plaît ?
- Bonjour, tu cherches quelque chose ? demande Monsieur Daguerre.
- En fait, je suis à la recherche de tout ce qui concerne la Shoah, pendant la deuxième guerre mondiale, répond vaguement le jeune garçon.
- Oh ! C'est un bien grand sujet ; c'est pour faire un exposé ?
- Non, c'est pour moi.
- Tiens ! C'est curieux ! Tu es bien jeune pour t'intéresser à ce sujet ! C'est très bien ! le félicite le professeur, voyant un sentiment de contrariété s'installer dans le regard d'Aaron.

Décidant de lui raconter la partie réelle de son histoire, Aaron rajoute :

- En fait, dans mon village, une famille juive s'était installée en 1939, pensant qu'elle serait tranquille puisque de nationalité française. Mais en fait, elle a été raflée en janvier 1944 et a été exécutée tout de suite après, à Auschwitz. Je sais qu'il y a eu beaucoup de familles exterminées, que beaucoup d'enfants sont morts. Je ne sais pas encore comment je vais m'y prendre, mais j'aimerais tellement que les habitants de mon village, que les enfants de mon ancienne école, sachent, apprennent ou découvrent cette histoire.
- Quelle belle initiative ! renchérit le professeur. Et que sais-tu sur cette famille ?
- Pas grand-chose malheureusement, avoue le jeune garçon. Je sais qu'il existe quelques photos de Rachel et de sa famille ; j'ai lu quelques exercices de cette élève quand elle était à l'école ; j'ai cru comprendre qu'ils travaillaient dans les vignes. Je crois savoir où ils habitaient, mais voilà !
- Alors, peut-être peux-tu, pour comprendre les horreurs de la vie des enfants juifs de cette époque, commencer par lire des récits de vie, des témoignages de quelques-uns d'entre eux.
- Euh, oui, répond Aaron, peu convaincu. Mais, ça ne va pas me permettre de mieux connaître la famille de Rachel...
- Non, bien sûr ! mais tu comprendras mieux la vie des enfants juifs à cette époque. Et le voilà parti, d'un pas décidé, vers le rayon correspondant, d'où il sort trois livres. Alors, tu as là le plus connu de tous ; c'est le « journal d'Anne Frank » : elle a décidé d'écrire tout ce qu'elle a vécu pendant ses longues années à se cacher des armées nazies. Elle et sa famille ont malheureusement quand même été arrêtées et elle est morte du typhus dans un camp de concentration. Puis tu as celui d'une amie d'Anne Frank ; elle s'appelait Hannah Gossler. Celle-ci a survécu aux camps, et c'est adulte qu'elle a raconté son vécu ; ce livre s'intitule « Mon amie Anne Frank ». Enfin, tu as

un garçon qui a vécu dans un ghetto, et y a survécu aussi, grâce à l'intervention d'un homme, Monsieur Schindler, qui a essayé d'améliorer le plus possible les conditions de vie de son groupe de travailleurs forcés. Le livre s'intitule « L'enfant de Schindler ». Tu verras, c'est vraiment très intéressant, mais aussi très triste, bien sûr.

— Merci, monsieur, répond Aaron qui se souvient avoir lu des présentations de ces titres de livres lors de ses premières recherches. Je peux les emprunter tous les trois ?

— Bien sûr, je fais une exception, normalement, c'est deux livres, mais là, je t'autorise les trois livres en même temps. Bonne lecture !

Pas tout à fait convaincu de l'intérêt de ces lectures, mais certain que sa sœur l'aidera à les parcourir, le garçon range ces livres dans son cartable et rejoint son groupe d'amis pour aller manger à la cantine. Là, un autre problème va se présenter à lui.

— Salut l'intello ! lui crie Matthieu. Alors, comme ça tu préfères aller lire, maintenant ?

— Ouais, moi, j'aurais plutôt dit Salut le lâcheur ! reprend Arthur

— C'est quoi ton problème ? demande le troisième, Jules. Tu as repéré une chouette fille intello, alors tu fais comme elle, c'est ça ?

— Débile ! répond Aaron. Mais non, j'avais juste envie d'aller chercher un livre, c'est tout ! continue-t-il, essayant de trouver un bon prétexte qui calmera ses copains.

— C'est ça, oui ! Elle s'appelle comment ? Hein ? reprend Jules, qui ne croit absolument pas le prétexte de son camarade.

— Mais elle n'a pas de nom, je te dis ! répond-il, agacé.

— Ah oui, dur ! Tu ne sais même pas comment elle s'appelle ! Tu veux qu'on aille lui demander ? interroge Arthur, moqueur.

— Allez vous faire voir, finit-il par dire.

Soudain, une idée lui vient à l'esprit. Aaron reprend alors.

- Bon, si vous voulez tout savoir, ce week-end, je me suis fait punir par mes parents, et je suis privé de jeux vidéo pendant quinze jours, ment-il.
- Oh, mec, trop dur ! Et en plus, pendant les vacances ! le plaignent alors les trois copains en chœur.
- Voilà ! c'est ça, alors je suis allé chercher de la lecture, histoire de faire passer le temps, reprend-il, serrant très fortement son sac à dos sur son torse, comme pour éviter que leur questionnement n'aille plus loin.

C'est ainsi que la journée se passe : les trois camarades n'en finissant pas de le plaindre, et Aaron, partagé entre le sentiment de fierté de sa trouvaille machiavélique et celui de culpabilité dû au mensonge raconté à ses meilleurs amis ; après tout, il n'a pas tant de copains que cela !

Chapitre 14

Anne, Hannah, Léon.

A peine rentré à la maison, Aaron se précipite dans la chambre de sa sœur, bien décidé à lui demander de l'aide dans la lecture des trois livres. Il la trouve allongée sur son lit, disposée, elle aussi à écouter les explications de son frère.

Il lui explique l'entrevue avec Monsieur Daguerre et lui propose de lire au moins un des trois récits. Aliza a aussi entendu parler du Journal d'Anne Frank ; aussi décide-t-elle de commencer par celui d'Hannah, son amie. Aaron choisit de commencer par lire celui de Léon ; ils verront s'ils auront le temps de lire le plus connu, sinon, ils sont certains de trouver des résumés sur internet, même si leur objectif est quand même de se plonger réellement dans ces trois témoignages difficiles.

C'est ainsi que, pendant toutes les soirées de la semaine, ces deux enfants se retrouvent dans la chambre de l'un ou de l'autre, à lire avant de s'endormir.

Madame Rubin est intriguée ; elle vient souvent les voir, histoire de leur faire un petit bisou, de leur dire bonne nuit, ou encore de leur demander de ne pas se coucher trop tard. Tous les prétextes sont bons ! Mais à chaque fois, elle constate qu'ils sont calmes, plongés dans leur lecture. Elle ne comprend pas ce changement brutal de comportement chez ses enfants.

Lorsqu'arrive le jeudi soir, Aaron et Aliza ont fini leur premier livre. Ils profitent de leur dernière soirée avant la fête de Noël de l'école, pour se communiquer respectivement un résumé de chaque histoire.

C'est ainsi qu'ils comprennent qu'Hannah était une amie de classe d'Anne Frank. Le 7 juin 1942, elle et sa famille ont été obligés de porter l'étoile jaune. Son père, qui était économiste, n'a plus eu le droit d'exercer son métier, et cela les a mis dans de terribles

difficultés financières. Un jour, elle a découvert que son amie Anne était partie avec sa famille, laissant toutes leurs affaires, sauf les cahiers de la jeune fille. Elle crut comprendre qu'ils étaient partis en Suisse et s'est mise à l'envier car tout leur était interdit : piscine, jardins publics... Cet été-là, près de quatre cents juifs ont été arrêtés, passés à tabac. Le rationnement s'intensifia. Sa famille cherchait une solution, un lieu sûr, une cachette où les hollandais prendraient soin d'eux. Finalement, le père d'Hannah fit faire des passeports paraguayens pour toute la famille, et ils se sont inscrits sur une liste d'attente pour aller en Palestine.

L'année scolaire suivante, de plus en plus de filles juives manquèrent à l'appel ; les rafles s'intensifièrent, enlevant même les jeunes de plus de seize ans. Les biens des juifs étaient réquisitionnés par les armées nazies. Pendant les bombardements, les abris étaient interdits aux juifs.

Un jour, la maman d'Hannah, qui attendait un bébé, mourut en couches. La famille subit deux rafles. La dernière, en juin 1943, les conduisit dans le camp de transit de Westerbork, au moyen de wagons à bestiaux où ils étaient entassés : ils n'ont pas pu profiter de l'évasion vers la Palestine. Hannah a été séparée de son père : elle s'est retrouvée seule avec sa petite sœur dont elle devait s'occuper.

Dans ce camp, il y avait le baraquement S qui contenait des prisonniers de guerre, encore plus maltraités. La nourriture et les soins manquaient pour tous.

En novembre 1943, Hannah apprit le décès de son grand-père. Pour la première fois, des enfants sont embarqués pour être envoyés à Auschwitz ; l'orphelinat où elle était, allait se vider presque entièrement. Les enfants vivaient dans la terreur.

Le 13 février 1945, Hannah et ceux qui restaient de sa famille sont envoyés dans le camp de Bergen-Belsen, où on échangeait des juifs contre des prisonniers allemands. C'est à ce moment-là que la jeune fille retrouva Anne Frank ; mais cette dernière, qui revenait

d'Auschwitz, était du côté des plus maltraités. Hannah a alors découvert que la famille Frank n'était pas partie, mais avait vécu cachée, pendant vingt-cinq mois, dans l'entrepôt des anciens bureaux du papa. Anne avait les cheveux rasés, sans aucun vêtement propre, sans ses parents, avec sa sœur très malade. Hannah essaya alors de faire échanger cette famille contre d'autres prisonniers, pour les faire passer de son côté et tenter de les faire soigner. Mais le jour de l'échange, tous les gens du baraquement d'Anne ont été enlevés.

Parallèlement, Hannah apprit la mort de son père ; elle était paralysée par la douleur.

En mars 1945, c'est sa grand-mère qui mourut, après lui avoir donné une belle bague qu'elle avait cachée jusque -là, dans l'espoir que sa petite fille puisse la monnayer pour survivre.

En avril 1945, les Allemands, décidèrent de faire déménager l'ensemble du camp vers celui d'extermination de Theresenstadt : les voilà repartis dans des wagons de bétail. Le train roula pendant dix jours, et chaque arrêt était une course pour essayer de trouver de quoi manger et boire. Pendant le trajet, ils découvrirent Berlin en flammes. C'était enfin la reddition des Allemands. Le train s'arrêta et tous les réfugiés encore vivants se rapprochèrent d'un village aux mains de l'armée russe, et y trouvèrent de quoi manger. Hannah et sa sœur étaient sauvées.

Quant à Léon Leyson, l'enfant de Schindler, Aaron raconte à sa sœur qu'il vivait en Pologne, d'abord à la campagne, puis à Cracovie, avec ses quatre frères et sœurs et ses parents. Tout se passait bien jusqu'à l'annonce de la guerre et l'occupation allemande.

Le papa fut arrêté, passé à tabac ; il perdit son travail et ses économies lui furent confisquées. Il trouva cependant du travail au noir. Là aussi, les lieux publics furent interdits aux juifs. Les enfants eux-mêmes cherchaient des petits boulots pour survivre.

En 1940, ils furent obligés de quitter leur quartier pour aller vivre dans le ghetto de Cracovie. Ce camp, où étaient logés quinze mille juifs, n'était prévu que pour accueillir cinq

mille personnes. Les conditions d'hygiène étaient déplorables et les maladies commencèrent à sévir. Mais la population tentait de garder sa dignité, et organisait notamment des petits spectacles et des écoles cachées.

L'entreprise qui employait la famille de Léon appartenait à Monsieur Schindler : il tenait à garder son personnel, qu'il essayait de traiter le plus humainement possible. C'est ainsi qu'il a essayé, en vain, d'intervenir pour sortir le frère aîné de Léon et sa compagne d'un train qui les menait au camp de Belzec où ils devaient être gazés.

Un jour, son autre frère, sa sœur et son père ont été transférés dans un camp de travail et lui et sa mère se sont retrouvés transférés dans un autre ghetto, à Plaszow. Dans ce lieu, c'est le début de l'enfer : le responsable du camp, Amen Göth, les torturait et muni de son arme, il tirait sur les prisonniers au hasard, pour le plaisir.

En avril 1944, Monsieur Schindler demanda de construire un camp, près de son usine, sous le prétexte de gagner du temps dans les déplacements, et donc de l'argent. C'est ainsi que le père, le frère et la sœur de Léon y furent envoyés.

Quelques temps après, ce chef d'entreprise établit une nouvelle liste de trente personnes à embaucher, dont Léon et sa mère.

Le camp de l'usine était plus agréable, le travail, même s'il était de nuit, restait moins stressant et Monsieur Schindler tellement plus gentil ; il les traitait avec humanité. Ils y mangeaient aussi un peu mieux.

A l'approche de la fin de la guerre, son usine dut être fermée. Il réussit néanmoins à la remonter en Tchécoslovaquie, où il fit revenir ses ouvriers, dont la famille de Léon. Mais lors du transfert, les ouvriers juifs furent posés au camp de Goss Rosen, où ils furent déshabillés et

testés pour vérifier ce qui leur restait de leurs forces. Puis, ils furent emmenés au camp d'Auschwitz où Monsieur Schindler réussit à les récupérer.

En mai 1945, alors que les Russes arrivaient, cet homme libéra les mille deux cents juifs qui travaillaient pour lui, leur donna de la vodka et des tissus pour leur permettre de les échanger contre de la nourriture.

C'est la fin de la guerre pour Léon. Le retour à Cracovie n'était pas idéal : ils avaient tout perdu, et étaient entassés dans des refuges ; les fantasmes antisémites réapparurent (les gens les imaginaient buveurs de sang). Ils apprirent que leur village natal avait été entièrement décimé, et qu'il n'y restait plus aucun juif ; il n'avait donc plus de famille.

Son frère et sa sœur prirent la décision d'aller vivre en Israël, et Léon suivit ses parents à Los Angeles.

Aaron et Aliza sont sous le choc du témoignage de ces vies d'enfants détruites. Il leur est difficile de penser à la fête de Noël du lendemain. Tous les élèves de l'école primaire sont en état d'excitation : les vacances et les préparatifs des réveillons sont des moments joyeux, mais pas pour les enfants Rubin, cette année.

Ils sont non seulement terrassés par ces récits de vie, mais ils ont aussi très peur que la malle ne finisse par révéler son secret :

- Tu crois qu'il va se passer quoi, demain, quand le Père Noël va se servir de la malle ? demande la fillette, inquiète.
- J'en sais rien, répond le garçon. J'espère seulement qu'ils ne la mettront pas au feu, pensant que celle-ci est ensorcelée !
- Bah ! les adultes, ça ne croit pas en la sorcellerie ! s'offusque Aliza.

- Ouais, ben franchement, des fois, je me demande si certains ne sont pas des démons, quand on lit ces témoignages, rajoute-t-il.
- Allez, les enfants, il est tard, il faut dormir ! intervient la maman, interrompant leur tristesse. Je sais qu'il n'y a plus classe que demain, mais quand même, il faut se coucher, maintenant.

C'est sur ces paroles très pratiques que les enfants se séparent.

Chapitre 15

La fête de Noël

Exceptionnellement, Aaron n'a pas classe en ce vendredi avant les vacances ; les professeurs en ont profité pour effectuer tout un tas de réunions obligatoires.

Donc, comme prévu par sa maman, il vient aider les parents à l'organisation de cette fête scolaire, à l'école primaire, alors que sa sœur doit rester enfermée dans la classe, à son grand désespoir.

Aaron essaie par tous les moyens de s'intégrer dans le groupe qui gravite autour de la préparation de la hotte du Père Noël, en vain. Personne ne veut de lui, surtout pas près de la malle qui va contenir tous les petits cadeaux destinés aux élèves ! Il doit alors se contenter d'aider à déplacer des tables pour le goûter, et d'y installer des gâteaux et des boissons.

Il laisse néanmoins bien traîner ses oreilles, vers le garage de l'école, au cas où quelqu'un découvrirait le secret de cet accessoire. Mais, non, rien de spécial n'a l'air de s'y passer.

Il se met à imaginer qu'en fait, tous les adultes savent que l'objet est magique, mais que personne n'a compris quel était son objectif. Ou alors, que les adultes avertis ne veulent surtout pas parler de cette période terrible ; et s'ils en avaient honte ? Ou bien alors qu'ils s'en moquent ! Non, ce serait encore plus terrible, se dit-il ; on ne peut pas rester indifférent devant une telle haine, une telle violence, une telle méchanceté gratuite !

Comme il finit par s'ennuyer, il se met à chercher sur son téléphone, un éventuel résumé du Journal d'Anne Frank, qu'il n'a pas encore eu le temps de lire.

C'est ainsi qu'il découvre qu'Anne vivait heureuse à Amsterdam, en compagnie de ses parents et de sa sœur aînée, jouant avec son groupe d'amies, dont Hannah.

C'est en juin 1942, lorsque sa sœur est convoquée pour un contrôle, que son père s'est décidé à quitter précipitamment leur logement, avec pour seuls bagages, les quelques épaisseurs de vêtements qu'ils avaient pu se mettre sur eux, et quelques cahiers pour Anne.

Ils ont dû rejoindre les bureaux de Monsieur Frank, situés très loin de leur habitation, à pied, car ils n'avaient pas le droit d'utiliser les transports en commun, et leurs vélos avaient été confisqués. Ils ont pu se cacher dans l'arrière des bureaux que ce dernier avait déjà aménagé de quelques meubles et d'une sorte de fausse cloison.

La vie sur place s'est organisée non sans mal, car ils ont été rejoints très rapidement par une autre famille avec un jeune homme, puis plus tard, par un dentiste. La promiscuité, les différents caractères compliquaient la cohabitation.

Anne commença alors son journal intime dans lequel elle racontait tout ce qu'elle vivait, espérant ainsi servir de témoignage, pensant à l'avenir, s'imaginant écrivain, car elle avait entendu à la radio, que le gouvernement espérait ainsi avoir des récits de vie pour prouver le vécu de cette guerre.

Ce sont quelques employés de la société, dont Miep, qui les ont aidés : elle les approvisionnait en nourriture grâce à de fausses cartes de rationnement, elle venait leur donner des nouvelles de l'extérieur, de l'avancée de la guerre. Elle leur amenait des petits cadeaux pour les fêtes. Tout cela au péril de sa propre vie.

Plusieurs fois, ils ont eu très peur d'être découverts ; plusieurs fois, ils ont dû arrêter de se déplacer, voire même de tirer, par exemple, la chasse des WC, pendant toute une journée, pour ne pas se faire repérer. Cela, plus les nouvelles pessimistes de l'extérieur, c'était stressant.

Les conditions de vie devenaient de plus en plus difficiles : en février 1943, quelqu'un a voulu racheter l'usine, ce qui aurait été la catastrophe pour ces reclus. De plus, les bombardements et les fusillades augmentaient, les rationnements de nourriture devenaient drastiques. Ils se sentaient tellement dépendants des personnes qui les aidaient, d'autant que parmi eux il y en avait un qui était atteint d'un cancer, l'autre qui avait une maladie à l'estomac, et le directeur de l'entreprise était débordé. Les repas étaient de plus en plus compliqués à agrémenter et quelquefois, ils mangeaient la même chose pendant toute la semaine.

Au début, ils profitaient des nuits pour descendre dans l'usine et écouter la radio, mais deux cambriolages finirent par les obliger à rester cachés, même la nuit.

Anne ne s'entendait pas du tout avec sa mère, et s'est découvert une passion pour le seul jeune garçon reclus, Peter.

En mai 1944, leur livreur de pommes de terre s'est fait arrêter, ce qui a compliqué encore plus leur alimentation.

L'annonce du débarquement du 6 juin 1944 leur redonna espoir ; ils espéraient que la guerre finirait en même temps que l'année. Mais le 4 août 1944 au matin, ils sont repérés et arrêtés ; les feuillets du journal intime d'Anne furent laissés là, protégés par Miep ; son cahier s'arrêta là.

Anne et sa sœur moururent du typhus dans le camp de Bergen Belsen. Le seul rescapé de l'ensemble des reclus fut le papa, qui se chargea de porter à la connaissance de tous, les écrits de sa fille.

- Tu viens, Aaron ? demande Madame Rubin, sortant ainsi le garçon de sa torpeur ; ça va commencer ; les petits arrivent dans la grande classe et le Père Noël attend dans la rue avec sa hotte.

La malle ! Aaron avait oublié tout ça, avec ce qu'il était en train de lire ! Il se précipite dehors, mais non ; tout va bien, elle ne brille pas, elle se comporte « normalement ».

C'est la grande effervescence, chez les plus petits ; le Père Noël entre et tout le monde l'applaudit. Il distribue les cadeaux ; certains enfants pleurent, comme tous les ans ; d'autres veulent absolument faire le bisou à ce fameux personnage ; les plus grands essaient de tirer sa barbe.

Puis, c'est le goûter, et tous les enfants se ruent vers les gâteaux et les chocolats, sauf Aaron qui, rejoint par Aliza, essaie de s'approcher du Père Noël, non pas pour lui, mais pour sa hotte. Malheureusement, celui-ci s'en va rapidement, ne laissant rien d'autre derrière lui que sa chaise vide. La malle s'éloigne désespérément des deux jeunes enfants.

Chapitre 16

Le retour de la malle.

Quelle n'est pas la joie des enfants quand ceux-ci constatent que la maman, à la fin du goûter, rapproche la voiture pour récupérer la malle !

- Tu la ramènes à la maison ? demande Aliza, toute surprise.
- Ben oui ! Vous m'aviez promis de vous en occuper ! s'indigne Madame Rubin. Là, ce soir, c'est trop tard, les ateliers municipaux sont fermés, et je pensais que vous pourriez le faire demain matin ?
- Evidemment, petite maman chérie ! réplique Aaron, tout mielleux, tellement heureux d'avoir une opportunité supplémentaire de rentrer en contact avec la malle.

Une fois celle-ci replacée dans le garage, les deux enfants montent dans leur chambre, pour pouvoir organiser leur soirée, ou plutôt leur nuit :

- On fait comme la dernière fois ? On se retrouve en bas vers vingt-trois heures ? demande la fillette.
- Ouais, sauf que cette fois, pas d'erreur, on y vient avec tout le matériel ; cahier, stylo, et pourquoi pas, même mon téléphone, répond le garçon.
- Pourquoi ton téléphone ?
- On ne sait jamais, si on avait besoin de chercher des infos. Et qui sait, peut-être que je pourrai filmer cette métamorphose extraordinaire de la hotte ?
- Ah ouais, trop bien !

La soirée se passe ainsi, lentement. La maman leur demande d'expliquer la fête de l'école à leur papa juste rentré du travail. En fait, ils ne savent pas quoi raconter ; ils n'ont pas trop fait attention à ce qui se passait, tellement ils étaient obnubilés par cette malle !

Finalement, le repas se termine et ils sont contents de pouvoir se libérer pour regagner leur chambre. Aaron propose à sa sœur de venir le rejoindre dans la sienne. Il lui explique ce qu'il a lu au sujet d'Anne Frank. Ils décident alors de faire le point de ce qu'ils savent, pour préparer la soirée qu'ils espèrent fructueuse en réponses.

Certes, ils en connaissent plus long sur la vie des populations juives à cette époque-là, mais ils ne comprennent toujours pas pourquoi Rachel a voulu les en informer, ni pourquoi ils sont visiblement les deux seuls à pouvoir entrer en communication avec elle.

Ils préparent alors tout un questionnaire, espérant pouvoir obtenir des réponses de cette jeune fille. Pourquoi s'adresse-t-elle à eux ? Qu'est-ce qu'elle aimerait qu'ils fassent ?

Vers onze heures, la maison semble s'être calmée. Les parents paraissent dormir. Aaron et Aliza décident alors de redescendre au garage, espérant que la malle réagisse à leur arrivée.

Malheureusement, une demi-heure plus tard, toujours rien ne se passe. Ils sont fatigués et découragés. Ils finissent par se dire qu'ils feraient mieux d'aller se coucher. Ils remontent le plus discrètement possible et au moment de fermer la porte, ils se rendent compte que la hotte se met à briller.

Tout contents, ils redescendent en trombe et s'installent devant, comme s'ils étaient au cinéma.

Cette fois, ni Rachel, ni même une série de données documentaires, juste un message apparaît : « Si vous cherchez, vous trouverez ». Puis la malle s'éteint.

Complètement dépités, les deux enfants se regardent, attendent encore un peu, espérant que celle-ci se « réveille », en vain.

– Qu'est-ce que ça veut dire, d'après toi ? demande Aliza.

- J'en sais rien ; tu crois que le message nous était adressé personnellement ? s'inquiète Aaron.
- J'ai envie de dire que oui, mais je ne sais pas à quoi il répond. Est-ce qu'il nous dit de chercher des informations pour comprendre ? Ou est-ce qu'il nous dit de chercher la réponse à la question qu'on voulait poser à Rachel ? rajoute la fillette.
- Ouais, c'est clair comme du jus de boudin ! Et on doit chercher où ? Sur internet, on a déjà appris plein de choses, et je ne sais plus trop comment organiser mes prochaines recherches ! se désespère le garçon.
- Ok, mais si on s'y prenait mal ? se reproche-t-elle.
- Comment ça ? Parce que tu as une autre idée peut-être ! s'insurge-t-il.
- Ben, oui, je crois. Tu es d'accord pour dire que la malle est vieille ? ose rajouter Aliza.
Donc, quand elle nous demande de chercher, c'est pas avec internet, ça n'existait pas à cette époque-là.
- Ok, continue, relance Aaron, soudain intéressé par sa logique.
- Donc, on doit peut-être chercher DANS la malle, rajoute-t-elle, rassurée.

Les voilà à présent à tourner autour, essayant de regarder à l'extérieur s'il n'y a pas une petite cache qui contiendrait quelque chose, ne serait-ce qu'un indice. Ils finissent par rouvrir la malle et remarquent qu'au fond, il y a comme une sorte de corde qui dépasse. Ils essaient alors de tirer dessus, en vain. Aaron a alors l'idée de la faire coulisser et apparaît brusquement une petite cache contenant tout un tas de vieux documents.

Tels deux pirates découvrant un trésor, fébriles, ils les attrapent et commencent à les déplier. Ce sont des poèmes que Rachel avait écrits. Ils ont été recopiés par la jeune fille et ils sont tous en rapport avec le devoir de mémoire, l'interdiction et de danger d'oublier.

Ainsi, le poème « mémoire » de Sully Prudhomme dont elle a recopié les extraits suivants :

« Ô Mémoire, qui joins à l'heure

La chaîne des temps révolus,

Je t'admire, étrange demeure

Des formes qui n'existent plus !

En vain tombèrent les grands hommes

Aux fronts pensifs ou belliqueux :

Ils se lèvent quand tu les nommes,

Et nous conversons avec eux ;

...

Le présent n'est qu'un feu de joie

Qui s'écroule à peine amassé,

Mais tu peux faire qu'il flamboie

Des mille fêtes du passé ;

Le présent n'est qu'un cri d'angoisse

Qui s'éteint à peine poussé,

Mais tu peux faire qu'il s'accroisse

De tous les sanglots du passé ;

...

Cherchant en vain mes destinées,

Mon origine qui me fuit,

De la chaîne de mes années

Je sens les deux bouts dans la nuit.

L'histoire, passante oublieuse,

Ne m'a pas appris d'où je sors,

Et la terre silencieuse

N'a jamais dit où vont les morts. »

Ou encore cet extrait de Sophie D'Arbouville du poème « La mémoire » ;

... « *À tout ce qui gémit et pleure dans la vie,*

Je prête, en cheminant, une oreille attendrie ;

J'écoute mieux encor ceux qui ne parlent plus,

Les amis d'autrefois au tombeau descendus :

Je fais revivre en moi l'âme qui s'est enfuie ;

Des nœuds qui sont rompus rattachant les liens,

Je me souviens ! »...

Et bien d'autres encore, de Victor Hugo ou de Théophile Gautier. Tous faisant allusion à cette obligation de se rappeler l'Histoire, pour pouvoir construire notre propre vie.

Tout cela paraît bien énigmatique pour les deux enfants ; que voulait-elle bien leur faire comprendre ?

Chapitre 17

Le devoir de mémoire.

Le lendemain matin, comme prévu, les deux enfants se lèvent et se préparent pour ramener la malle. Ils sont toujours aussi dubitatifs quant au message qu'ils sont censés comprendre. Ils sont fatigués d'avoir tant veillé, mais chose promise, chose due, ils vont ramener la malle à bon port.

Sur le chemin du retour, ils croisent Jules. Celui-ci les regarde peiner à porter cette grande hotte, et d'un air moqueur, demande à Aaron :

- Ah ouais, je vois, non seulement tu es puni de jeux vidéo, mais en plus tu dois faire des petits boulots pour tes parents ! Ma parole, c'est le cachot chez toi ?
- D'abord, ça ne te regarde pas, ce que je fais de ma vie, reprend le garçon, en colère. Et chez moi, c'est pas le cachot.
- Ok, le prends pas mal, excuse, je voulais juste rire ! rajoute le camarade. Vous voulez que je vous aide ? reprend-il, comme pour se faire pardonner.
- Non, pas la peine, on se débrouille très bien comme ça, répond Aliza, qui ne comprend rien à cette histoire de jeux vidéo, et qui sent son frère très mal à l'aise.
- Bon, ben alors, débrouillez-vous tout seuls ! conclut Jules, un peu vexé de ne pas pouvoir se joindre à leur activité.

Une fois le garçon parti, Aliza se tourne vers son frère pour lui demander des explications, sur cette soi-disant punition. Ce dernier lui raconte toute l'histoire, dont il n'est pas très fier, mais qui lui avait permis de sortir d'un mauvais pas sans trop de dégâts. Que c'était bien compliqué de maintenir un secret ! Au risque de perdre un ami !

Les derniers efforts faits pour poser la malle à l'endroit où ils l'avaient trouvée furent les plus durs à fournir. En fait, ils n'avaient pas envie de la laisser là, seule, un peu comme si Rachel allait être à nouveau oubliée.

Ils redescendent alors, essoufflés, tristes et silencieux, quand soudain, Aaron s'exclame :

- Ça y est ! J'ai compris ! J'ai compris le message !
- Ah oui ! Et c'est quoi ? demande sa sœur, admirative.
- Je revois l'affiche à l'école, destinée aux troisièmes ; c'est un poster qui propose de participer à un concours de « devoir de mémoire » ! Il était marqué dessus : « Entrer en résistance : refuser, comprendre, résister ».
- Euh, oui, et alors ? interroge Aliza, qui ne saisit pas tout.
- Eh bien, nous, avec l'histoire de Rachel, on doit entrer en résistance ! Tu comprends ?
- Non, pas trop.
- Nous, on a écouté son histoire, on a refusé des horreurs, et en faisant des recherches, on a compris plus ou moins pourquoi ça avait eu lieu. Maintenant, il nous reste à résister ! C'est clair !
- Parle pour toi, je ne comprends toujours pas ! boude la fillette.
- Eh bien, ça veut dire qu'il ne faut plus jamais que ça arrive ! Il ne faut plus jamais que des enfants comme Rachel, Anne, Hannah ou Léon, subissent ces horreurs ! Il faut donc qu'on se charge de rappeler tout ça aux gens, et surtout aux enfants : ce que ces jeunes ont vécu. Pour que ça reste dans nos mémoires à tout jamais, pour ne pas recommencer les mêmes bêtises !
- Mais bien sûr, tu as raison ! s'enthousiasme Aliza. Puis, se ravisant : mais il faut faire quoi, du coup ?
- Il y a plusieurs solutions. Ce serait déjà bien de donner le nom de Rachel Taytel à un bâtiment public, comme l'école par exemple. Mais on pourrait aussi faire une affiche,

ou mieux même, une statue à son effigie ! Il faut qu'on y réfléchisse, et je suis sûr que maman pourrait nous aider.

C'est ainsi que les deux enfants reviennent à la maison, motivés par cette nouvelle quête, persuadés d'être sur la bonne voie de l'énigme laissée par Rachel.

Ils ne se rendent pas compte cependant qu'ils sont suivis et épiés par Jules, tout aussi curieux du comportement d'Aaron et de sa sœur.

Chapitre 18

En savoir toujours plus.

Arrivés à la maison, leur maman les attend.

- Dites, les enfants, ça ne vous dérange pas si on vous laisse tout seuls cet après-midi ?
On doit aller faire les courses de Noël, avec votre père, et on n'a pas encore eu le temps de s'en occuper.
- Pas de problème, répond Aaron, ravi de pouvoir passer ce samedi après-midi seul avec sa sœur.
- Vous n'allez pas vous ennuyer, j'espère, ni vous disputer ! reprend-elle soupçonneuse.
- Promis, maman, reprend Aliza, qui a une petite idée en tête. Il fait super beau, on va en profiter pour se balader dans le village.
- Très bien, vous ferez attention à vous ! insiste la maman.

Une fois le repas avalé, Monsieur et Madame Rubin s'en vont comme prévu. Aaron, qui n'a pas osé demander à sa sœur de s'expliquer sur cette histoire de promenade, l'interroge enfin.

- Tu te rappelles le lavoir ? Et la maison où Rachel habitait ? Eh bien, pour mieux la connaître, j'aimerais bien aller les voir, confirme la fillette.
- Ouais, pourquoi pas, accepte le garçon, peu convaincu.
- Mais si, tu verras, comme ça on va peut-être pouvoir s'approcher de la maison, et peut-être qu'on trouvera d'autres indices !
- Tu as raison, ça peut être intéressant.

Les voilà partis, direction le lavoir d'abord. Ils ne s'en étaient jamais rapprochés, ne l'avaient jamais observé. Finalement, ils le trouvent très mignon, fait de bois et de pierres, avec son bassin encore rempli. Evidemment, plus personne ne l'utilise, mais ils se mettent à imaginer

des femmes de l'époque de Rachel, lavant leur linge et discutant de la vie et de la guerre. Ils en font le tour, essaient de fouiller dans tous les recoins, espérant y trouver des indices. Malheureusement, le lieu est trop propre, trop entretenu pour qu'une moindre cachette ait pu résister au temps.

Ils décident alors de s'avancer vers la maison de Rachel. Ils dépassent le lavoir, traversent le petit cours d'eau busé et empruntent le chemin en direction de la première bâtisse. Ils se rendent compte alors qu'ils sont en train de rentrer dans une propriété privée. Ils font demi-tour et prennent ensuite le deuxième chemin, qui les fait passer non plus à gauche, mais à droite de la maison.

Le premier bâtiment est bel et bien habité ! Ils sont déçus de ne pouvoir aller visiter, la partie abandonnée qui devait probablement être la maison de Rachel, sans provoquer des soupçons. Ils auraient tellement préféré la trouver isolée, pour pouvoir ainsi y pénétrer, et fouiller les moindres recoins !

Le plus discrètement possible, Aaron prend des photos des deux bâtiments, histoire de conserver chez lui un petit bout de Rachel.

En revenant chez eux, ils repassent vers l'école, et la comparent à celle qu'ils ont vue au travers de la malle ; elle a quand même bien changé, elle aussi.

Au croisement des chemins, ils retrouvent à nouveau Jules, qui fait un tour de vélo.

— Encore vous ? Décidément, vous êtes devenus inséparables ! Vous faites quoi cette fois-ci ? les interroge-t-il.

— Euh, rien de spécial, on profite du beau temps pour se promener, répond la fillette.

— Ouais, bien sûr, et moi je suis Jeanne d'Arc ! reprend-il en se moquant. Vous mentez mal ! Je vois bien que vous me cachez quelque chose !

- Et pourquoi on te cacherait quelque chose ? demande Aaron. Et toi aussi, alors tu as un secret, puisque ça fait deux fois aujourd’hui qu’on te croise ? Non ? Si on suit ta logique, toute personne dehors par deux fois, aujourd’hui, cache un mystère, c’est ça ?
- Presque, sauf que moi, je n’ai pas peur de le dire, je vous espionne, rétorque le garçon. C’est donc pour cela que je suis dehors !
- Ah, et qu’est-ce que ton enquête te permet de déduire de nos activités ? demande Aliza, en essayant de garder un ton moqueur, alors qu’elle est terrorisée au fond d’elle-même de la réponse que le garçon pourrait fournir.
- Ah, ça, je ne vous le dirai pas ! se moque le garçon en repartant.
- Tu crois qu’il a compris ce qu’on fait ? demande la fillette à son frère, une fois que Jules s’est suffisamment éloigné.
- Ben, j’espère pas, sinon, à moi les moqueries et la honte au collège, quand les vacances seront finies, répond Aaron.

Enfin, bredouilles et inquiets, ils rentrent à la maison, munis simplement de photos actuelles, sans aucune autre information utile, déçus et espérant seulement que Jules tiendra sa langue sur ce qu’il a pu effectivement déduire de leurs allers-retours.

La fin de l’après-midi se déroule ainsi, à réfléchir sur ce qu’ils vont bien pouvoir mettre en place, vers qui se tourner pour expliquer ce qu’ils veulent faire et se faire aider et surtout quelles explications ils pourront fournir à ce curieux de Jules.

Chapitre 19

La démarche de mémoire se précise.

Ne trouvant pas le sommeil, Aaron décide de s'installer devant son ordinateur ; une idée lui vient à l'esprit. Il se rappelle son père parler de « crime contre l'humanité » et ne sait plus trop ce que cela veut dire. Ses recherches sont éloquentes ; il en trouve ainsi sa définition :

« C'est l'assassinat, la réduction en esclavage, la déportation et tout autre acte inhumain commis contre des populations civiles. C'est l'ensemble des persécutions faites à des gens pour des motifs politiques, raciaux ou religieux. »

Il lit aussi que peu à peu, les états ont modifié leurs lois pour que ces crimes deviennent imprescriptibles, c'est-à-dire qu'ils peuvent être jugés, même si ceux-ci se sont produits il y a très longtemps. C'est ainsi que Klaus Barbie a été jugé en 1987, pour les crimes qu'il a commis pendant la deuxième guerre mondiale, et a été notamment condamné pour la déportation des enfants juifs de la maison d'Izieu.

En développant un peu plus ses recherches, il comprend que cette maison est un lieu de rassemblement et de filière de passage des enfants juifs vers la Suisse. Ils y sont scolarisés ; les relations avec l'extérieur sont limitées. Malgré cela, environ quarante-quatre enfants y sont arrêtés le 6 avril 1944, et sont envoyés à Auschwitz où ils ont été gazés. Les deux plus âgés ont été emmenés à Tallin où ils ont été assassinés. Au total, cette résidence a accueilli cent cinq enfants ; leur durée de séjour allant de quelques semaines à quelques mois.

Aaron croit pouvoir maintenant mieux interpréter la demande de Rachel. Il voudrait pouvoir expliquer aux enfants de son âge ce que cette guerre a provoqué, pour les convaincre de faire attention à ce qu'une telle horreur ne se reproduise pas. Six millions de juifs ont été

exterminés, mais pas seulement ; il y a eu aussi beaucoup de Polonais, des prisonniers politique, des noirs, des homosexuels, des tziganes⁽¹⁾.

Bien sûr, il y a eu des gens bien, nommés « Justes » ou pas, qui ont aidé ces populations dans la détresse. Mais il y a eu aussi tellement de personnes, soldats ou pas, qui ont participé à ces crimes ! Dans les articles qu'il a lus sur internet, Aaron voit que ces meurtres sont qualifiés de « crimes de bureau », parce que chaque personne se cachait derrière son métier, qui n'était qu'un maillon de l'ensemble de la machine d'extermination, quand ils n'étaient pas entièrement fanatisés, buvant les paroles d'endoctrinement de leur chef, Hitler.

C'est de cela qu'il faut se méfier, se dit Aaron. Des fanatiques qui savent bien parler, qui sont capables de faire croire n'importe quoi, et de mobiliser ainsi toute une population pour des actions meurtrières.

Il est tombé par hasard sur un article mentionnant le « Generalplan Ost », établi par Hitler et des scientifiques, donc des gens que l'on a l'habitude de croire, qui prévoyait d'expulser des populations slaves et juives considérées comme sous-humaines et récupérer ainsi leurs propriétés. Tout cela pour faire une Europe, selon eux, plus homogène, une nouvelle Europe, avec une race pure.

Il réalise ensuite que Rachel et ses parents avaient été raflés le 10 janvier 1944. Il imagine alors la possibilité d'organiser une cérémonie le 10 janvier prochain, un triste anniversaire. Mais il ne sait pas très bien ce qu'il lui serait possible de faire, il est un peu démuni.

Au moment d'éteindre sa lampe de chevet, sa mère pénètre dans la chambre :

(1) à Teuillac, la famille Reinhard a été emprisonnée au camp français de Montreuil-Bellay. Deux frères sont morts à Sachsenhausen. La

famille a été sauvée en 1943 par Daniel Rocher, maire de Mombrier.

- Eh bien, mon grand, qu'est-ce qu'il t'arrive ? lui demande-t-elle.
- Je n'arrive pas à dormir, lui répond-il, tristement.
- Tu as de soucis ? Je peux t'aider ?
- Oui, je crois. Pour tout t'avouer, ça fait une semaine maintenant que l'histoire de la malle et de Rachel Taytel m'intrigue. Du coup, j'ai fait des recherches, j'ai lu des livres, et j'ai découvert toute l'horreur de cette guerre...

Il lui explique ainsi -sans préciser toutefois l'intervention magique de la malle- toutes les découvertes qu'ils ont faites avec sa sœur, et son désir de commémoration au 10 janvier.

- C'est une excellente idée, lui répond sa maman. Maintenant, il est très tard, et si tu veux bien, on y réfléchira demain, en famille, c'est promis.

Rassuré de ne plus se sentir seul face à cette grande responsabilité, le jeune garçon finit pas trouver le sommeil.

Chapitre 20

Il faut savoir marcher sur des œufs.

Le lendemain matin, Aliza s'impatiente et s'inquiète en même temps de ne pas voir son frère se lever. Elle ne sait pas ce qui s'est passé cette nuit.

Sa mère la voyant contrariée, lui explique la conversation qu'elle a eue avec son frère au cours de la nuit, et la décision prise finalement.

- C'est vrai ? Il t'a tout dit ? interroge Aliza.
- Oui, toute votre enquête, votre décision de mieux connaître Rachel pour parler d'elle à tous les habitants du village, tout ça.
- Et l'histoire de la malle, aussi ? ose-t-elle demander
- Oui, que vous aviez pu comprendre plein de choses grâce à elle ! continue Madame Rubin.
- Trop cool alors, conclut la fillette. C'est Rachel qui va être contente !

C'est ainsi qu'elle part directement vers la chambre d'Aaron, laissant sa mère perplexe devant sa conclusion, ne comprenant pas trop ce que celle-ci voulait dire.

Elle secoue son frère, tout excitée qu'elle était, et commence à lui parler :

- Aaron, réveille-toi, maman m'a dit que tu lui avais tout raconté, c'est trop cool !
- Je dors, fiche-moi la paix, je me suis endormi très tard. Laisse-moi, répond le garçon.
- Allez, tu dormiras mieux demain, il faut qu'on avance sur notre projet ! insiste-t-elle.
- Tout à l'heure, laisse-moi dormir, répète-t-il.
- Mais, non, c'est trop cool que maman t'ait cru, avec l'histoire de la malle...

- Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que tu lui as raconté ? Je ne lui ai rien dit sur le mystère de la malle ! réplique Aaron, soudain complètement réveillé.
- Ah bon ? Mais je croyais.... Maman m'a dit que tu lui avais tout raconté ! s'excuse-t-elle.
- Je lui ai raconté tout ce qui était possible, grosse naze ! Je ne risquais pas de lui raconter que la malle nous « parlait » ! Qu'est-ce que tu lui as dit ? Comment on va se sortir de cette histoire, maintenant. T'es vraiment nulle ! Elle était partante pour nous aider, mais si on lui raconte qu'on entend des voix et qu'on a des hallucinations, je crois que c'est foutu !

Comprenant soudainement le quiproquo, Aliza est toute honteuse. Elle essaie désespérément de se rappeler ce qu'elle a dit précisément à sa mère, mais c'est confus dans sa tête. Ce dont elle se souvient, c'est qu'elle ne s'est pas étendue sur ce fait, car elle est partie immédiatement rejoindre son frère dans sa chambre.

A ce moment-là, arrive Madame Rubin, justement.

- Bonjour Aaron, ta sœur t'a réveillé ! On ne la tient pas en place, ce matin.

Puis, s'adressant à la fillette :

- Je t'ai dit que ton frère s'est endormi très tard ; pourquoi ne l'as-tu pas laissé dormir ?
- Euh, j'avais envie de discuter avec lui.
- Oui, je vois ça ! Et c'est quoi cette histoire que « Rachel sera contente » ? Tu parles de Rachel Taytel ? Tu te mets à parler de personnes mortes comme si elles étaient vivantes, maintenant ?
- Et voilà ! C'est tout Aliza, ça ! essaie de rattraper Aaron. Il y a des fois, maman, je t'assure, je la trouve bizarre ! Comme si elle ne savait pas faire la distinction entre la réalité et l'imaginaire ! dit-il en se moquant.

- Oh ! C'est bon ! D'abord tout le monde a le droit de se tromper ! réplique la fillette.
- Se tromper, oui, mais tu t'es trompée sur quoi ? relance la mère.
- Euh, j'ai pas dit ce que je pensais...En fait, je voulais dire quelque chose comme, « si Rachel était en vie, elle serait heureuse de voir qu'on s'occupe d'elle », tu vois ?
essaie-t-elle d'expliquer.
- C'est vrai, ça, je suis sûre qu'elle vous aimerait beaucoup ! Et ce qui est sûr aussi, c'est que je suis très fière de vous pour l'idée que vous avez eue ! conclut la maman.
- Ouf ! bien rattrapé ! souffle Aaron, lorsqu'ils se retrouvent tous les deux seuls.

Le repas de midi est très animé chez les Rubin. D'une part les enfants expliquent leurs découvertes sur ce drame, mais aussi leurs intentions de commémoration, dans le but de rappeler à tout le monde l'horreur de cette guerre, à travers l'histoire de cette famille. D'autre part, la maman, qui est non seulement parent d'élève à l'école, mais aussi conseillère municipale, propose différentes actions :

- Le plus simple serait que vous fassiez un principe exposé dans vos classes respectives, avec un débat en fin de prestation.
- Oui, j'y ai pensé, mais je voudrais bien aller plus loin, avoue Aaron.
- J'imagine bien, répond-elle. Mais le reste sera forcément plus long à mettre en place, je t'avoue, car il faut que j'en parle d'abord au conseil municipal, et ce n'est pas garanti.
- Tu penses à quoi ? demande Aliza.
- J'imagine deux choses possibles, mais attention, je viens de vous le dire, rien n'est garanti ! On pourrait dans un premier temps donner le nom de Rachel Taytel à l'école...
- Ouais, ce serait une super idée ! avouent les deux enfants

- Et on pourrait aussi reprendre ton idée, Aaron, c'est-à-dire prévoir une sculpture, peut-être placée devant l'école, justement, symbolisant plus ou moins cette jeune fille, sa famille, je ne sais pas trop encore.
- Justement, ce serait peut-être bien de commencer par aller voir les anciens du village pour connaître le mieux possible Rachel et sa famille, de façon à raconter son histoire au début de vos exposés, rajoute Monsieur Rubin. Partir d'une histoire vraie, c'est toujours plus captivant, surtout quand il s'agit d'une jeune fille à peine plus âgée que vous et qu'elle a vécu ici, là où on vit.
- Ça, c'est vrai ! confirment les deux enfants.
- En attendant, ce qui me fait très plaisir, c'est que vous ayez trouvé un intérêt commun qui vous rapproche, conclut le papa.
- Oui, mais ce serait super si on pouvait faire tout ça pour le 10 janvier prochain, le jour où Rachel et ses parents ont été raflés, suggère Aaron.
- Ça va être probablement très compliqué dès cette année, tu sais, il ne nous reste pas beaucoup de temps, et en plus, ça va être les fêtes de fin d'année et beaucoup de gens sont en vacances, s'excuse la maman.

C'est ainsi qu'Aaron et Aliza utilisent le reste de leur dimanche à préparer ce travail, toujours ensemble, en attendant de nouvelles pistes qui seront confirmées par leur maman.

Chapitre 21

Mille remerciements.

Le lundi matin, parce que Monsieur et Madame Rubin travaillent, les deux enfants sont chargés de se débrouiller tout seuls, le repas étant prêt dans le frigo.

A peine levée, Aliza se rue dans la chambre de son frère, pour lui expliquer son plan.

- Aaron, réveille-toi, j'ai pensé à quelque chose ! commence-t-elle.
- Tu vas me faire le coup tous les jours ? râle Aaron, à moitié endormi, se retournant dans son lit. JE VEUX DORMIR, c'est les vacances, je sais pas si tu es au courant !
- Oh, oui, mais tu vas voir, je suis sûre que ça va t'intéresser ! s'excuse-t-elle.
- Ah ouais, et c'est quoi ?
- Je te propose de retourner voir la malle pour lui demander si ce qu'on veut mettre en place, ça convient à Rachel, rajoute-t-elle toute fière.
- Je sais pas si t'es au courant, mais on l'a ramenée à sa place, se moque-t-il. On va raconter quoi, hein ?
- J'y ai réfléchi, déjà ! rajoute la fillette. On n'a qu'à dire que j'ai fait tomber mon bracelet, qu'il a dû s'accrocher à la hotte, tu vois ? Et je le cache dans ma poche, comme ça, quand on descendra, je le montrerai, toute contente de l'avoir retrouvé ! Tu vois, c'est pas plus compliqué que ça !
- J'avoue que t'es fortiche quand il s'agit de raconter des mensonges ! confirme le garçon, sarcastique.

Un petit tour à la salle de bain, un petit déjeuner englouti, et les voilà partis en direction des ateliers municipaux. Aliza trépigne d'impatience, alors qu'Aaron redoute deux choses ; tomber sur Jules et n'avoir aucune réponse, ou pire même, une réponse négative de la malle.

Et ce qui devait arriver arriva : Jules, toujours sur son vélo, toujours menant son enquête, les croise en direction de la mairie.

— Salut les inséparables ! vous faites quoi, aujourd'hui ? demande-t-il.

— On va chercher un bracelet que j'ai perdu, probablement en ramenant la malle, samedi.

J'espère qu'il est dans les ateliers, explique la fillette.

— Vous voulez que je vous aide ?

— Non, pas la peine, rajoute Aaron, toujours inquiet des éventuelles tournures que pourraient prendre cette histoire. Tu es gentil, ça devrait le faire. D'autant que je pense que c'est peine perdue ! Tu parles, trouver un bracelet dans toute cette pagaille !

— Et bien, justement, on ne sera pas trop de trois ! renchérit Jules.

— Non, c'est bon, t'inquiète, et puis si je ne le retrouve pas, c'est pas non plus une grande perte ! rajoute Aliza.

— Bon, comme d'habitude, vous ne voulez pas de moi, j'ai compris, c'est pas cool, Aaron.

— Désolé, mec, si tu veux, on se retrouve cet après-midi pour faire une partie de ballon ? essaie Aaron.

— Même pas envie, je suis trop déçu de ta façon de m'exclure ! répond Jules.

Franchement, on pourrait très bien mener cette enquête tous les trois, je ne comprends pas pourquoi tu as soudainement une passion pour ta petite sœur ! rajoute-t-il, moqueur. Je sais que tu caches quelque chose, et t'inquiète, je vais trouver ce que c'est !

Et le garçon s'en va, laissant les deux enfants un peu désolés de ne pas pouvoir l'inclure dans leur secret, et en même temps inquiets de ce qu'il pourrait effectivement deviner et raconter par la suite.

Une fois arrivés aux ateliers, le mensonge passe comme une lettre à la poste ; on leur ouvre le lieu, on leur donne une lampe de poche, pour y voir mieux et on leur propose même de l'aide, qu'ils s'empressent de refuser, prétextant qu'ils ne voulaient embêter personne avec ce simple bracelet.

Arrivés à l'étage, ils s'avancent presque religieusement vers la malle, et l'ouvrent délicatement. A leur grande stupeur, Rachel se présente à eux. Lorsque Aliza retrouve enfin sa voix, elle lui murmure sa question, pour ne pas éveiller des soupçons et lui demande si leur projet répond à ses attentes. Alors, le regard plein de larmes, Rachel leur fait simplement le signe « oui » de la tête. Les deux enfants sont à la fois terrorisés, attristés et révoltés devant ce regard plein d'espoir de la jeune adolescente qui a vécu des horreurs provoquées par des hommes, et qui est morte, sans aucune autre raison que celle de sa religion.

Leur décision est alors fermement prise ; il faut raconter à tout le monde ce qui s'est passé. Il faut faire tout ce qu'ils ont projeté, c'est un devoir civique.

Sortant du lieu, ils tombent à nouveau nez à nez avec Jules.

- Ah, ouais, je vois, vous êtes des malades ! explique-t-il en ricanant.
- Pourquoi tu dis ça, demande Aaron, vexé et très inquiet.
- Pourquoi ? Je vous ai entendu parler à une malle ! Je vous croyais normaux, mais en fait, non, vous êtes vraiment oufs ! En tout cas, ta sœur est folle ! Et toi tu la suis comme un petit chien, dans sa folie ! Quand je vais raconter ça au collègue !
- Personne ne te croira ! rajoute Aaron, voyant sa sœur se mettre à pleurer. C'est ta parole contre la mienne !

- Et qu'est-ce que j'aurai dit à la malle ? se reprend alors Aliza.
- Tu lui as demandé si c'était bien ça ! ricane le jeune garçon. Comme si on demandait des nouvelles à une hotte !
- Ah, c'est donc ça ! Tu es vraiment un crétin, alors ? Ce n'est pas à la malle que je m'adressais, mais à Aaron, pour qu'il me confirme que c'était bien mon bracelet que j'apercevais, sans lumière. Et Aliza se met à rire, d'une façon peu naturelle certes, mais pour essayer de donner le change et de faire comprendre à Jules que pour l'instant, c'est bien lui qui paraît ridicule.
- Ah ! Je comprends mieux, rajoute Aaron, qui rentre dans le jeu de sa sœur. Oublie qu'elle vient de te traiter de crétin, elle est comme ça, et puis en même temps, tu l'as bien traitée de folle, alors vous êtes quittes.
- En attendant, j'ai bien retrouvé mon bracelet, continue la fillette. Et le mystère est résolu, n'est-ce pas ? demande-t-elle aux deux garçons.
- Ben, forcément, rétorque Aaron, espérant ainsi que l'histoire soit oubliée.
- Ouais, ok, d'accord, j'ai dû mal voir, rajoute Jules, pas réellement convaincu.
- Ce n'est pas grave, on est quittes, comme l'a dit Aaron : et on peut jouer au ballon tous les trois cet aprèm, si tu veux, confirme Aliza.
- Ah, non ! pas toi ! s'offusque son frère. On va jouer tous les deux, et toi, tu feras ce que tu voudras !
- Ah, je te reconnais mieux là, explique Jules. Ok, alors à cet aprèm sur le stade.

Rassurés et en même temps désolés de casser ainsi leur complicité d'un moment, les deux enfants rentrent chez eux, bien décidés à reprendre leur vie habituelle, pour ne pas soulever d'autres soupçons. Cependant, Aaron redoute ce rendez-vous pour aller jouer au ballon : il a bien senti que son ami n'était pas convaincu.

Chapitre 22

Reconstruire une amitié dans le présent.

En ce bel après-midi d'hiver, un peu froid mais ensoleillé et lumineux, Aaron va retrouver son ami Jules, comme convenu, au stade du village.

Il le rejoint en vélo, car il sait que son camarade ne quitte jamais ce moyen de transport, si pratique en campagne.

Arrivé sur place, Jules l'attend. C'est un garçon plutôt petit, blond, aux yeux très bleus, et Aaron ne peut s'empêcher de penser qu'il aurait fait un excellent Aryen et qu'il aurait pu faire ainsi partie de la race supérieure, lors de la deuxième guerre mondiale. Mais en même temps, il se trouve ridicule de penser à cela et un sourire incontrôlé apparaît alors sur son visage.

Le voyant, Jules, toujours méfiant, ne retient pas son exaspération et son agacement :

- C'est quoi ce sourire narquois ? demande-t-il sceptique.
- Je souris ? Ah, bon, je ne m'en suis pas rendu compte, avoue Aaron, très sincèrement.
J'étais dans mes pensées.
- Ah ouais ? Tu pensais que vous m'aviez bien eu, tous les deux, ce matin ?
- Oh, arrête, qu'est-ce que tu t'es mis en tête ? Que la Terre entière t'en voulait ? Faut arrêter avec tes idées que tout le monde se ligue contre toi ! commence à s'impatienter le jeune Rubin.
- Peut-être, mais en attendant, ce que je constate, c'est qu'on n'a plus la même complicité qu'avant.

- Eh, tu ne vas pas me dire que tu es jaloux de ma petite sœur ?
- Non, finis par avouer Jules, qui se rend compte que son comportement est probablement exagéré. M'enfin, reconnais que vos réactions sont bizarres, en ce moment.
- Peut-être un peu, ouais, avoue Aaron. Bon, si on changeait de discussion et si on faisait un peu de ballon ? Tu l'as amené ?
- Ben, non, je pensais que tu le ferais, avoue le jeune blondinet.
- Ok, ben maintenant, on est comme des imbéciles ! On veut jouer au ballon, mais ni l'un ni l'autre on n'en a amené un ...

Et ils partent tous deux d'un fou rire un peu nerveux. Ils décident finalement, pour éviter d'avoir à aller chercher cet objet chez l'un d'eux, de faire une course de vélo.

Puis, très vite, lassés de cette activité, Aaron propose alors à Jules de venir chez lui, pour jouer aux jeux vidéo :

- Ben, je croyais que tu étais privé de jeux vidéo ? s'étonne Jules.
- Oui, c'est vrai, se reprend Aaron qui avait oublié ce mensonge. Chez moi, mes parents sont absents pour une partie de la journée, et c'est vrai que ça craint s'ils arrivent plus tôt que prévu... Peut-être pourrions-nous y jouer chez toi ? ose-t-il demander.
- Ok, tu es très obéissant, je vois, conclut Jules en souriant.
- Oh, lâche-moi avec ça, tu veux ! C'est mon problème si je respecte ou non ce que m'ont imposé mes parents ! Là, ils sont partis, et ils nous ont demandés de ne pas nous disputer avec ma sœur, et de faire attention à nous ; donc j'obéis.
- Ok, ce sera notre secret, alors, conclut le blondinet en faisant un clin d'œil. Viens, on va chez moi, pour jouer aux jeux de société/vidéo...

Les voilà partis, riant à cette façon d'interpréter cette soi-disant interdiction, vers la maison un peu éloignée de Jules.

La fin de l'après-midi se passe ainsi, retrouvant leur complicité par l'intermédiaire de leurs jeux favoris, sauvant par la même occasion une amitié mise à mal par cette histoire fantastique qui bouleverse la vie des enfants Rubin.

Pour renforcer cette camaraderie, Aaron décide même de lui raconter son souhait de parler à l'école, dans le village et même au collège, de ses découvertes sur la famille Taytel. Il lui raconte tout.... Ou presque ! Les épisodes de la communication magique avec la malle en moins !

Chapitre 23

Un projet mené à son terme.

Les quinze jours de vacances sont passés, les deux enfants sont heureux, quoiqu'un peu inquiets, de reprendre le chemin de l'école. Les fêtes se sont bien passées et leur ont permis de retrouver le sourire et la gaieté qui leur était habituelle.

La maman n'a pas voulu attendre le prochain conseil municipal, sous la pression de ses enfants. Elle en a déjà touché un mot à certains conseillers, et au maire qui trouvent les idées excellentes ; elle sait que cela pourra se mettre en place rapidement. Une statue, sans qu'elle soit précisément à l'effigie de Rachel, mais plutôt au nom de toute cette population qui a souffert, avec un rappel de la famille Taytel, sera suggérée aux conseillers, mais en attendant, une petite commémoration simple, près du monument aux morts -car, après tout, eux aussi sont bien morts pendant la guerre, même s'ils n'étaient pas soldats et n'ont pas combattu- sera proposée pour le 10 janvier.

De son côté, le directeur de l'école a accepté très volontiers l'idée d'exposé-débat sur le thème du devoir de mémoire, ainsi que celle de donner un nom à l'établissement.

Aaron a aussi réussi à expliquer son objectif à son professeur d'histoire, qui est tout à fait d'accord pour lui céder une heure de cours.

Dans les deux classes, il est ressorti qu'effectivement, il ne faut pas oublier cette période noire de l'histoire de l'Homme, et qu'il faut rester prudent face aux idées fanatiques qui peuvent encore persister. Le plus difficile étant de les reconnaître, pour ne pas tomber dans le piège de l'endoctrinement et de la fanatisation.

Dans les semaines qui ont suivi, les élèves de l'école apprennent que celle-ci aura désormais un nom, celui de Rachel Taytel, et que son inauguration est prévue pour la fin de l'année.

Ainsi, plus jamais Rachel ne sera oubliée, et de génération en génération, les enfants de Teuillac auront pour mission de rappeler toute son histoire aux futurs élèves du village.

Aaron et Aliza sont heureux d'avoir ainsi pu résoudre ce mystère de la malle, mais, au plus profond d'eux-mêmes, ils espèrent tellement pouvoir retrouver Rachel lors de la prochaine organisation de fête de Noël, par le biais de cet objet magique et maintenir ainsi un semblant de vie à cette jeune fille morte prématurément.